

# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

## HISTOIRE ET ROMANS

MARGUERITE DE VALOIS

(SUITE ET FIN)

Henri III ne borne pas là sa vengeance. Forcé par les remontrances de la reine-mère d'épargner la personne de Marguerite, il veut du moins la frapper aussi douloureusement que possible dans ses affections.

Mademoiselle de Thorigny, en quittant la cour, s'était retirée chez le seigneur de Chastelas, son cousin. Des gens armés s'y présentent; ils ont ordre du roi de venir la prendre, et de la lui amener. Toutes les portes leur sont ouvertes sans défiance. A peine entrés, ils s'emparent violemment de mademoiselle de Thorigny, la garrottent, et faisant halte, sous prétexte de laisser rafraîchir leurs chevaux, la déposent et l'enferment, en attendant mieux, dans une chambre inhabitée.

Ce rude traitement servait de prélude à quelque chose de plus terrible: derrière l'ordre apparent de la conduire au roi, l'ordre véritable était de la noyer dans la rivière voisine.

Les chevaux sont au râtelier, les hommes s'attablent, « se gorgeant jusques au crever de tout » ce qui estoit de meilleur en cette maison. » Le maître du lieu les laisse faire.

« N'estant pas marry qu'aux dépens de son » bien on pust gagner ce temps pour retarder le » partement de sa cousine, espérant que qui a » temps a vie, et que peut-être Dieu changeroit le » cœur du Roy qui contre-manderoit ces gens-cy » pour ne me vouloir si aigrement offenser. »

Le cœur du roi ne change pas; mais à un quart

de lieue de là, passaient en ce moment deux gentilshommes, connus de Marguerite, La Ferté et Avantigny, qui, à la tête de deux cents cavaliers, s'en allaient rejoindre l'armée du duc d'Alençon. Ils voient des gens affolés de frayeur courir à travers la campagne; c'étaient des serviteurs du manoir de Chastelas, mis en déroute par les brutalités de ces démons, « qui battoient et frap- » poient là-dedans comme en une maison de pil- » lage. » Instruits par l'un des fuyards de ces violences et du péril de mademoiselle de Thorigny, les deux capitaines, hâtant le pas, se portent, avec toute leur troupe, vers le château sac- » cagé. Ils arrivent, ils entrent dans la cour. — Hélas! il était temps. Les soldats, s'appêtant au départ, attachaient leur victime sur un cheval pour la conduire à la mort.

Les survenants mettent l'épée à la main: — Arrêtez-vous, bourreaux! s'écrient-ils. Si vous lui faites le moindre mal, vous êtes morts!

Ils tombent sur les soldats, les chargent, les dispersent: la prisonnière est sauvée!

Dans un transport indicible de reconnaissance et de joie, elle rend grâce à Dieu et aux libérateurs qu'il lui a envoyés. Toujours escortée par eux, toujours accompagnée de son dévoué cousin, elle part dans le « chariot » de la dame de Chastelas, et se rend au camp du duc d'Alençon, qui l'accueille avec honneur.

« Très-ayse, » dit Marguerite, « ne me pouvant



» avoir auprès de lui, d'y avoir une personne  
» que j'aymasse comme elle. »

Dénoûment heureux d'un drame dont le dernier acte s'annonçait d'une manière si tragique.

Une chose doit frapper le lecteur qui parcourt les Mémoires de cette époque : c'est le sans-façon avec lequel on traitait la vie humaine. Une personne gênait les calculs de votre politique, nuisait à vos intérêts, vous ennuyait seulement ou déplaisait à vos amis ?

Rien de plus simple que de s'en débarrasser : on la tuait.

L'aventure de mademoiselle de Thorigny n'est pas la seule, dans les Mémoires de la reine de Navarre, qui vienne à l'appui de cette observation. Dans ceux d'Aubigné et d'autres encore, les exemples analogues abondent. Les auteurs les rapportent sans manifester aucun étonnement.

La séquestration de Marguerite se prolonge durant plusieurs mois ; mais, conformément au bon conseil que sa mère lui avait donné en lui signifiant son arrêt, elle prend patience, et, par un emploi judicieux des heures, en abrège le cours monotone.

« Ayant » dit-elle, « passé le temps de ma » captivité au plaisir de la lecture où je commençai lors à me plaire, n'ayant cette obligation à la fortune mais plutôt à la Providence divine, qui dès lors commença à me produire un si bon remède pour le soulagement des » ennuis qui m'estoient préparés à l'advenir. Ce » qui m'estoit aussi un achèvement à la dévotion, lisant en ce beau livre universel de la » nature tant de merveilles de son Créateur. »

Rien de mieux pensé ni de mieux dit. Il n'y aurait qu'à féliciter Marguerite des biens que, selon son expression, elle avait » reçus de la » tristesse et de la solitude, » si elle ne se fût contentée d'en faire un simple plaisir de l'esprit, au lieu d'en appliquer l'usage à la conduite de sa vie.

Cependant, au dehors, on ne l'oubliait pas. D'un côté, le duc d'Alençon, apprenant les rigueurs dont elle était l'objet, jetait feu et flamme ; de l'autre, lui venaient, comme l'avait prévu l'expérimentée Catherine, des lettres affectueuses de son mari, qui, réchauffé pour elle par l'absence, avouait ses torts, et lui redemandait son amitié. La reine-mère manœuvrait en même temps, avec son talent et son succès ordinaire, pour amener la paix entre ses enfants.

Notons en passant que le mauvais génie qui avait mis la discorde entre Marguerite et son frère Henri, n'était plus là pour lui nuire.

« Le Guast, » a-t-elle raconté, quelques pages auparavant, « estoit mort, ayant été tué par un » jugement de Dieu... Et fut donnée son âme aux » démons, à qui il avait fait hommage par magie, toutes sortes de méchancetés. »

Oui, Du Guast avait été tué, et tué dans son lit, par une main qu'armait la vengeance. Naguère

ce même Du Guast tentait de faire assassiner le fameux Bussy d'Amboise, favori du duc d'Alençon. Maintenant c'était lui qui périssait égorgé, à l'instigation de qui ? Certains historiens accusent le duc ; d'autres Marguerite. Nous n'avons aucune raison d'admettre cette imputation. En tout cas, l'inimitié entre le Roi et sa sœur n'en subsiste pas moins.

Henri III se lasse pourtant de la guerre civile. Il prête l'oreille aux représentations de la Reine-mère, et lui donne tout pouvoir de négocier. Mais pour que la négociation réussisse, il faut que Marguerite cesse d'être traitée en prisonnière ; il faut à Catherine le concours et la présence de sa fille auprès du duc d'Alençon. Le roi cède enfin. Il se rend en personne chez sa sœur, et, dans les termes les plus caressants, l'assure de tous ses sentiments d'affection. Marguerite, prévenue par sa mère, accueille ces avances d'un front serein, sans récrimination des injures présentes ou passées.

« Ce que je fesois, » — a-t-elle soin de remarquer, — « plus par le mépris de l'offense que pour sa satisfaction. »

Son intervention humblement réclamée, dédaigneusement accordée, facilite à la reine-mère l'œuvre de conciliation entreprise par elle. La paix se conclut ; cette paix que l'histoire, d'après les contemporains, appelle la paix de *Monsieur*, non sans raison, car si ses associés y trouvaient leur compte, le frère du roi y trouvait surtout le sien. La fameuse question d'apanage est réglée ; *Monsieur*, à partir de là ne porte plus le titre de duc d'Alençon, mais celui de duc d'Anjou.

Ce prince revient à la cour. Le roi de Navarre continue à s'en tenir prudemment éloigné. Il demande qu'on lui renvoie sa femme ; elle-même insiste pour aller le rejoindre et ne peut en obtenir la permission ni de sa mère, ni du Roi. — Laisser partir la reine de Navarre, répond gracieusement Henri III à l'envoyé de Henri de Bourbon, serait priver la cour de son plus bel ornement ; impossible à lui d'y consentir. — Encore moins consentira-t-on, dit-il rudement à sa sœur, qu'elle aille vivre avec un mari retourné à l'hérésie. Force est à Marguerite de se soumettre, et de rester à titre de précieux décor dans le mobilier des palais royaux.

Peu de temps après, elle assistait en grande parure à l'ouverture solennelle des premiers États de Blois. Henri III adhère à la Ligue qui venait de se former, et la guerre était déclarée au roi de Navarre.

Le nouveau duc d'Anjou est chargé de commander l'armée royale contre ce même beau-frère, son allié d'hier. Une si prompte volte-face ne le brouille pas avec sa sœur ; toutefois, la position de Marguerite entre sa famille et son mari lui rendait son séjour à la cour de France des plus difficiles. On l'autorise enfin à s'en éloigner ; mais



quel prétexte donner au public, et de quel côté ira-t-elle ?

Le prétexte est aisé à trouver. Il en est un dont quiconque s'ennuie au logis use tous les jours, et dont nos pères usaient également : on va prendre les eaux n'importe où. Cela ne fait jamais de mal, et les santés les plus florissantes les réclament toujours à propos, dès que la politique l'exige. Celles de Spa étaient déjà en grande réputation. Avec l'approbation des médecins, Marguerite ira faire une cure à Spa; mais le vrai médecin qui la lui ordonnait en secret, dit-elle ingénieusement, c'était le duc d'Anjou. *Monsieur* comptait sur les talents de cette sœur bien-aimée pour seconder ses projets ambitieux dans les Pays-Bas, qu'elle allait traverser, et dont les provinces catholiques, soulevées comme les autres contre l'Espagne, songeaient à le mettre à leur tête, de préférence au prince d'Orange, chef des insurgés protestants. Il ne pouvait mieux placer sa confiance, et n'eut pas à s'en repentir.

La reine de Navarre se met donc en route, portée dans une superbe litière, dont elle a soin de nous décrire l'ornementation artistique et accompagnée d'une suite nombreuse. Partout, de ville en ville, depuis Paris jusqu'à Liège, elle est reguë avec les plus grands honneurs, et c'est à travers les festins, les bals, les illuminations resplendissantes, qu'elle arrive au terme de ce voyage, qui tient une assez grande place dans ses Mémoires. Nous ne relaterons pas, malgré l'intérêt qu'ils présentent, tous les détails où elle s'attarde avec complaisance, ni les incidents, soit politiques, soit romanesques, qui s'y rattachent. Arrêtons-nous toutefois un moment avec elle dans la capitale du Hainaut.

Le comte de Lalain, issu d'une des plus illustres familles des Pays-Bas, et gouverneur de la province, vient la recevoir respectueusement à Valenciennes, et la conduit à Mons, où la comtesse, entourée d'une compagnie de nobles dames, lui fait un accueil qui de prime abord l'enchanté.

« Le naturel des Flamandes estant d'estre privées, familières et joyeuses, et la comtesse de Lalain tenant de ce naturel, ayant davantage un esprit grand et élevé. »

Les habitants du Hainaut n'ont jamais été Flamands de leur vie, mais l'usage étendait alors le nom de Flandre à tous les territoires belges. Marguerite n'oublie rien, de son côté, pour se rendre aimable à la comtesse. L'attrait qui les porte l'une vers l'autre prend toutes les allures de la confiance et de l'amitié. Madame de Lalain fait à la royale visiteuse les honneurs de sa table, et s'y assied auprès d'elle dans une parure splendide, mais dont un détail particulier offre quelque chose d'étrange.

« — Robbe à l'espagnole de toile d'or noire, avec des bandes de broderies de cannetille d'or et d'argent, et par-dessus un pourpoint de toile

d'argent blanche en broderie d'or, avec de gros boutons de diamants, (habit approprié à l'office de nourrice) »

Le choix de cet ajustement spécial n'était pas, de la part de la comtesse, l'effet d'une pure fantaisie. Sans quitter sa place ni la société de la reine de Navarre, sans même lui en demander la permission, elle se fait apporter son jeune fils, emmaillotté dans des langes non moins magnifiques que son propre accoutrement, le pose sur la table, entre elle et Marguerite, puis déboutonnant son riche pourpoint comme s'il n'eût été que le corsage de laine d'une bonne paysanne, se met en devoir de remplir, séance tenante, cet office de nourrice, singulièrement disparate avec les habitudes de la cour de France; trait de simplicité familière qui, loin d'offenser la reine, la ravit.

« Elle le faisoit avec tant de grâce et de naïveté, comme toutes ses actions en estoient accompagnées, qu'elle en receut autant de louanges que la compagnie de plaisir. »

Après une semaine passée en joie et en divertissements, on se quitte à regret. Marguerite, digne fille de Catherine de Médicis, avait bien employé ce temps sans qu'il y parût; elle laissait le comte et la comtesse de Lalain tout acquis aux intérêts de son frère.

A Namur, c'est don Juan d'Autriche, en personne, qui la reçoit et la fête. Elle y trouve une maison meublée somptueusement pour elle, avec des tapis et des objets d'autant plus précieux qu'ils sont le présent offert par la reconnaissance d'un pacha turc au jeune vainqueur de Lépante, qui lui avait rendu, sans rançon, un fils chéri, fait prisonnier dans la bataille. Le prince-évêque de Liège ne se montre pas moins hospitalier à son égard, et Marguerite juge à propos d'arrêter là sa course triomphante, le pauvre village de Spa, où il n'y a ni palais, ni fêtes, n'étant pas un séjour qui l'attire. D'ailleurs, les eaux renommées de l'endroit, bues commodément à Liège, au milieu des plaisirs, sont tenues par elle pour aussi salutaires que prises sur place, ses médecins l'assurant qu'elles auroient autant de force et de vertu, estant apportées la nuit, avant que le soleil fust levé.

Le temps s'écoule; les eaux, grâce sans doute à cette sage précaution, ont produit leur effet, et Marguerite songe au retour.

La voilà de nouveau en chemin; mais elle sort des Pays-Bas tout autrement qu'elle n'y est entrée. Le voyage, cette fois, fourmille de difficultés, et même de dangers. Don Juan a pris déloyalement possession de la citadelle de Namur; contrée est en feu, la division partout. Les États, le prince d'Orange, le duc d'Anjou, l'Espagne, ont chacun leurs partisans. Marguerite ne peut repasser par où elle est venue, et ne revoit plus ses nobles amis de Lalain. Elle suit les bords de la Meuse, — bords pittoresques et charmants dont elle ne dit mot. Qu'étaient-ce que les splen-



deurs de la nature vraie pour les gens de cour du xvi<sup>e</sup> siècle, hormis, à l'occasion, un décor de plus pour leurs fêtes ? Sa position périlleuse l'occupe d'ailleurs exclusivement. Elle échappe à grand-peine, ici aux protestants, là aux Espagnols, qui la guettent au passage, les uns et les autres pour se faire de la reine de Navarre un otage contre les entreprises du duc d'Anjou. Enfin, elle gagne Dinant, ville qui tient pour les Etats; mais c'est là qu'elle court un danger aussi grand qu'imprévu. On vient d'élire un bourgmestre, et, pour célébrer cette élection, tous les honnêtes Dinantais se sont si consciencieusement enivrés durant la journée entière, que, le soir venu, pas un n'a conservé la moindre lueur de raison. Une crainte vague de quelque trahison flotte dans leur cerveau; ils ferment leurs portes à la voyageuse. Que la sœur du roi de France couche ou non à la belle étoile, qu'elle tombe aux mains de ceux qui lui donnent la chasse, peu leur en soucie. Ce n'est qu'après avoir longtemps parlementé qu'elle obtient d'être admise dans leurs murs, seule avec ses femmes. A force de présence d'esprit, d'éloquence et d'adresse, elle finit pourtant par s'en faire des amis, et, le lendemain, ayant recouvré un peu de sang-froid, ils l'aident à franchir la frontière sous les yeux mêmes des envoyés de don Juan d'Autriche.

Durant son absence, les choses avaient encore une fois changé d'aspect à la cour de France. La faveur passagère de Monsieur s'était évanouie. Malgré les services qu'il venait de rendre dans la guerre contre les protestants, il se voyait de nouveau en butte à la malveillance du roi, aux raileries et aux insultes des jeunes favoris qui entouraient Henri III. Il vient joindre Marguerite à La Fère, où elle s'était arrêtée, lui conte les dégoûts dont il est abreuvé, et lui rend grâce de tout ce qu'elle a fait pour sa cause dans les Pays-Bas. Cependant, au bout de deux mois passés ensemble dans les épanchements de l'amitié, et dans les fêtes que l'un et l'autre aimaient, le frère et la sœur reviennent à Paris; le duc d'Anjou, dans le dessein de hâter les secours que le roi promettait et différait continuellement de fournir à son entreprise; la reine de Navarre, dans l'espoir qu'il lui sera enfin permis de se rendre en Guyenne, où son mari l'attend toujours. Aucun des deux n'y trouve ce qu'il venait chercher.

Le duc, sans y donner prétexte, excite plus que jamais les soupçons et la défiance de son royal frère. Henri III pénètre un matin en personne chez lui, l'arrête, fouille ses papiers, n'y découvre rien de compromettant, et ne l'en consigne pas moins dans sa chambre, dont les murs se changent pour le prince en ceux d'une étroite prison. A son plaintif appel, et par la protection de leur mère, Marguerite vient tout en larmes partager sa captivité. Autre tâche de pacification entamée et menée tant bien que mal à fin par Catherine de Médicis; autre réconciliation impar-

faite et peu durable. Les deux suspects reparaissent dans les fêtes de la cour, le ressentiment sur le front. L'héritier présomptif de la couronne y est accueilli par les provocations insolentes des favoris, qui le raillent tout haut de sa laideur. Il se dispose à une partie de chasse, pour laquelle il a obtenu l'agrément du roi. Mais Henri III se défie des parties de chasse. La peur le prend de voir son frère aller au loin organiser encore une guerre civile, et le duc d'Anjou est de nouveau retenu en charte privée au Louvre. Il sait comment on en sort; mais cette fois, les précautions sont prises et les portes bien gardées. N'importe, à tout prix il en sortira, et la coopération active de sa sœur ne lui fera pas défaut pour l'y aider.

Marguerite était bien habile; elle parvenait à tromper même Catherine de Médicis! — Le soir où tout se préparait pour l'exécution du complot, ayant soupé avec sa mère, elle saisit à la dérobée quelques paroles d'avertissement dites à la reine Catherine par un seigneur de la cour, « dange-reux et fin Normand. » — Catherine, rentrée dans son cabinet, demande à sa fille, prête à la quitter, si elle a entendu l'avis qui vient de lui être donné. Marguerite répond :

« Non, Madame; mais j'ay vu que c'estoit  
» chose qui vous fesoit de la peine. — Ouy, bien  
» fort, ce dit-elle; car vous savez que j'ay res-  
» pondu au Roy que votre frère ne s'en iroit  
» point, et Matignon vient de me dire qu'il  
» scavoit très-bien qu'il ne seroit icy demain. »

Marguerite, dissimulant son trouble, ne néglige rien pour rassurer sa mère.

« Je luy dys que si elle ne connoissoit pas  
» bien la haine que Matignon portoit à mon  
» frère... Que lorsque mon frère s'en iroit, j'en  
» voulois répondre de ma vie. Que je m'asseu-  
» rois bien que ne m'ayant jamais rien cédé, il  
» m'eust communiqué ce dessin s'il eust eu cette  
» volonté. Ce que je disois, m'assurant bien que  
» mon frère estant sauvé l'on n'eust osé me faire  
» desplaisir. »

La reine-mère se tranquillise. Marguerite rentre chez elle, renvoie ses dames d'honneur, et ne garde dans sa chambre que quelques femmes dont le dévouement lui est connu. Son appartement était situé au second étage du Louvre; les fenêtres s'ouvraient à une grande hauteur sur les fossés du château. Telle était pourtant la route périlleuse que le duc d'Anjou comptait prendre pour s'échapper. Il se rend chez sa sœur, accompagné de deux serviteurs fidèles. Dans la soirée, une corde de longueur convenable y avait été apportée. On l'assujettit solidement à l'une des fenêtres. La reine de Navarre elle-même met la main à l'œuvre, et sous ses yeux pleins d'anxiété, le prince opère gaïement et heureusement sa descente.

Ses deux serviteurs le suivent l'un après l'autre; mais — oh terreur! Le dernier n'a pas encore touché la terre du pied, que, du fond du fos-



sé, une ombre humaine se dresse, et prend sa course vers le corps de garde voisin. C'est un espion, sans doute; tout est perdu! Marguerite se pâme d'effroi. Ses femmes s'empressant de détruire la pièce de conviction la plus dangereuse, jettent la corde dans le feu. La flamme s'en empare, pétille, et monte, monte.

Quelques moments après, on frappe violemment à la porte. Ce sont des gardes. Ils ont vu la flamme s'élever au-dessus du toit; le feu est à la cheminée, ils accourent pour l'éteindre.

Un bout de corde reste encore à consumer. Marguerite tout bas défend qu'on ouvre. Les gardes insistent. — « Ce feu n'est rien, » — répondent les femmes affectant de modérer leurs voix. — « Nous l'éteindrons nous-mêmes. La reine de Navarre dort, ne l'éveillez pas. »

Les gardes se retirent, tout rentre dans le repos.

Deux heures plus tard, le Louvre est sur pied, la fuite nouvelle du duc d'Anjou découverte; mais dans l'intervalle, il a gagné l'Abbaye de Sainte-Geneviève, dont les murs font partie de l'enceinte de Paris, et passant par une petite porte que lui ouvre l'Abbé, il court librement la campagne pour ne s'arrêter que dans sa ville d'Angers.

Tout l'orage tombe encore une fois sur la tête de Marguerite. Peu s'en faut que Henri III, fou de colère, ne l'accable de coups. La présence de la Reine-Mère la protège seule contre ces violences. Catherine reproche amèrement à sa fille les mensonges de la veille. Ils étaient trop évidents pour qu'elle pût les nier. Marguerite se rejette sur l'entière innocence des intentions de son frère, qui ne veut qu'aller préparer son expédition dans les Pays-bas, et s'en rend derechef caution sur sa vie.

A l'œuvre derechef aussi la reine Catherine. Jamais les troubles de l'État ne lui avaient donné tant de fil à retordre que ne lui en fournissaient ceux de sa famille. Les choses suivent leur marche ordinaire: allées et venues, négociations, apaisement enfin, à la suite duquel Henri III accorde à *Monsieur* les moyens d'effectuer son entreprise, et permet à la reine de Navarre d'aller retrouver son mari.

La reine-mère conduit elle-même sa fille en Guyenne, province dont le roi de Navarre, outre ce titre nominal et ses domaines patrimoniaux en Gascogne, possédait le gouvernement. Il y était venu au-devant d'elle. La plus grande cordialité préside à cette réunion de famille, qui donne lieu, comme toujours, à une suite de pompeuses réjouissances. Les voyages de Catherine de Médicis avaient généralement un but utilitaire, caché sous les guirlandes de fleurs; celui-ci ne faisait pas exception à la règle. Marguerite se tait sur ce point; c'est à d'autres, plus libres de tout dire, qu'il faut demander le récit des intrigues et des perfidies de Catherine, pour détacher du parti de

son gendre villes ou serviteurs précieux. Elle n'a rien perdu de sa dextérité; mais le Béarnais n'était plus l'adolescent de dix-huit ans que la trop habile reine avait tenu jadis sous sa griffe de chatte. Dans Henri de Bourbon commençait à poindre Henri IV. Il savait se défendre, ce qui ne faisait, du reste, que rendre pour elle le jeu plus piquant. Après trois mois passés à Nérac, résidence ordinaire du roi de Navarre, la reine-mère, laissant en apparence les époux réconciliés et les partis pacifiés, retourne à Paris.

Un nouveau nuage ne tarde pas à troubler la vie du couple royal. La cour de Navarre séjourne momentanément à Pau. Là, Marguerite se voit exposée aux procédés intolérants des gens du pays. L'exercice du culte catholique était sévèrement interdit en Béarn; la reine seule, par privilège unique, pouvait entendre la messe dans une petite chapelle où nul autre qu'elle n'avait le droit d'entrer. Quelques catholiques cependant, profitant de sa présence, s'y glissent, pour venir assister au service divin, dont ils souffraient depuis longtemps la privation. Ils en sont arrachés sous les yeux mêmes de la reine de Navarre, et jetés en prison. Marguerite, indignée, demande au roi justice de cette injure, et ne l'obtient qu'à moitié. Les voilà brouillés encore une fois; mais à quelque temps de là, le roi tombe assez gravement malade. Marguerite, mettant de côté tout ressentiment, le soigne comme peut le faire l'épouse la plus tendre. Durant dix-sept jours et dix-sept nuits, il la voit enchaînée à son chevet, qu'elle ne quitte pas un instant. Touché de ce dévouement, il lui rend son amitié, et son retour à la santé est en même temps celui du bon accord entre eux.

Ils retournent à Nérac. Marguerite, entourée d'une cour brillante, y passe dans la société de son mari et de sa jeune belle-sœur Catherine de Bourbon, quatre ou cinq années paisibles, qui semblent avoir été les plus heureuses de sa vie.

« Nostre cour estoit si belle que nous n'enviions  
 » point celle de France, y ayant madame la prin-  
 » cesse sa sœur, qui a esté mariée à M. le duc  
 » de Bar, et moy, avec bon nombre de dames et  
 » de filles, et le Roy mon mary estant suivy d'une  
 » belle troupe de seigneurs et gentilshommes,  
 » aussi honnestes gens que les plus galants que  
 » j'ay veus à la cour; et n'y avoit rien à regretter,  
 » sinon qu'ils estoient Huguenots. Mais de cette  
 » diversité de religion il ne s'en oyoit point par-  
 » ler, le Roy mon mary et madame la Princesse  
 » sa sœur allant d'un costé au presche, et moy  
 » et mon train à la messe, en une chapelle qui est  
 » dans le parc, d'où, comme je sortois, nous nous  
 » rassemblions souvent pour nous aller promener  
 » ensemble, ou dans un très-beau jardin qui a des  
 » allées de lauriers et de cyprès fort longues, ou  
 » dans le parc que j'avois fait faire, qui a des al-  
 » lées de trois mille pas, qui sont au long de la  
 » rivière, et le reste de la journée se passoit en



» toutes sortes de plaisirs honnêtes, le bal se  
» tenant d'ordinaire l'après-dinée et le soir. »

Parmi cette « belle troupe de seigneurs, » qui n'avaient d'autre tort que d'être huguenots, se trouvaient Sully et Aubigné. Tous les deux confirment par leur témoignage ce que Marguerite nous dit de l'éclat de sa cour. Sully, très-jeune alors, y prenait sa part des « honnêtes plaisirs » dont le lieu abondait. Ses Mémoires nous l'apprennent sans exprimer aucun blâme; le sévère Aubigné en trace le tableau d'un pinceau plus âpre :

« La cour du Roy de Navarre, » — dit-il, — « se  
» faisoit florissante en brave noblesse, en dames  
» excellentes... l'ayse y amena les vices, comme  
» la chaleur des serpents. La Royné de Navarre  
» eut bientôt dérouillé les esprits, et fait rouiller  
» les armes. »

Les armes ne restèrent pas rouillées longtemps. La reine de Navarre, — c'est Aubigné encore qui nous l'apprend, — irritée des mauvais offices que, de loin, Henri III ne cessait de lui rendre auprès de son mari, les remit elle-même aux mains des chefs de parti qui l'entouraient. Elle passe assez légèrement sur la sixième guerre civile, et ne dit rien de la responsabilité qui lui revenait dans cette levée nouvelle de boucliers. Une sixième paix vient bientôt y mettre fin; elle est cette fois négociée, non plus par Catherine de Médicis, mais par le duc d'Anjou, qui, revenu des Pays-Bas, où il ne laissait d'autre souvenir que celui de son incapacité et de sa déloyauté, se rend près du roi de Navarre pour la conclure. C'est la dernière mention qui soit faite de *Monsieur* dans les Mémoires de sa sœur.

Après cette assez longue éclaircie dans l'horizon de Marguerite, le désordre de mœurs dont Henri de Bourbon avait contracté l'incurable habitude à la cour des Valois, et qui jette, durant toute sa vie, une ombre fâcheuse sur ce caractère d'ail-

leurs si sympathique d'homme et de roi, amène entre eux la fin d'une intimité qui ne se renoua plus. La reine de Navarre nous parle des torts de son mari, et ne dit mot des siens; mais elle n'était pas tenue, après tout, de se confesser à nous. C'est avec bonheur qu'elle reçoit de sa mère une invitation pressante de venir visiter sa famille, qu'elle n'a pas vue depuis si longtemps. Henri III lui-même, sans qu'on sache trop pourquoi, joint ses instances à celles de la reine Catherine. Marguerite quitte la Gascogne, malgré les efforts de son mari pour l'y retenir, et reprend le chemin de Paris.

Les Mémoires de Marguerite de Valois se terminent ici. Elle n'en dit pas plus long sur sa vie; elle fait bien, et nous ferons comme elle.

La fin de son histoire est d'ailleurs assez connue. Henri IV la fit plusieurs fois solliciter inutilement de consentir à l'annulation légale d'un mariage forcé, conclu jadis sous de si tristes auspices, et depuis longtemps rompu de fait. Marguerite s'y refusait, craignant, comme elle-même l'écrivait à Sully, qui avait pris l'initiative de la négociation, de laisser par là toute facilité à la duchesse de Beaufort d'usurper sur le trône de France une place à laquelle la fille des Valois voulait bien renoncer, mais non pour la voir ainsi occupée. La mort inopinée de la belle Gabrielle ayant écarté cet obstacle, elle acquiesça enfin au divorce, qui fut prononcé.

Marguerite revint à Paris, et s'y arrangea une existence de son goût. Elle allait à la cour, où Henri IV et Marie de Médicis la recevaient avec les plus grands égards; elle tint même sur les fonts de baptême leur fils Gaston. Elle survécut cinq ans au grand prince dont elle avait été la femme, mais non la compagne, et mourut regrettée des artistes et des gens de lettres, enclins trop souvent peut-être à passer beaucoup de choses à qui les protège et les aime. APHÉLIE URBAIN.

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

### LE LIVRE DE FAMILLE

PAR M. CH. DE RIBBE (1)

On connaît, nous en avons parlé à diverses reprises, les précieux documents que M. de Ribbe a mis en lumière, et qui montrent, sous un as-

pect si vénérable, l'ancienne société française; les *Livres de raison* peignaient au naturel une société domestique qui n'existe plus: la foi et l'honneur ont survécu, sans doute, mais ce qui a péri, au choc des révolutions, c'est le respect profond de l'autorité paternelle, les liens étroits entre les frères et les sœurs, la modestie des désirs, la sage économie, qui, par des privations personnelles, assurait l'avenir de la vieillesse et le sort

(1) Tours, Alfred Mame. — Paris, Albert Larcher, rue Bonaparte, 57. — Prix : 2 fr.



des enfants de cette famille, forte, unie, vivant sous la même règle et marchant du même pas. De ces mâles vertus, il ne reste rien, les parents sont chéris, peut-être, mais ils ne sont ni écoutés, ni révéérés. Les frères, une fois lancés dans la vie, deviennent presque étrangers les uns aux autres, et poursuivent isolément leur chemin; la fortune, très-divisée, oblige chacun à se pourvoir, et les mœurs modernes excitent, jusque dans les hameaux l'ambition et le besoin de jouir. Un vieux livre de raison disait : *Comme on doit plutôt travailler à la conservation de l'honneur des familles que du bien qu'elles possèdent, je commencerai cet ouvrage par...*, etc. Cette maxime, avouons-le, n'est plus guère en usage de notre temps; la fortune occupe le premier rang dans l'opinion des hommes, heureux quand l'honneur et la dignité vont de pair avec elle !

M. de Ribbe, est, on le sait, animé du plus vif patriotisme et des sentiments religieux les plus élevés; comme chrétien et comme Français, il regrette ces jours anciens, il s'alarme des voies nouvelles où marche notre patrie, et il voudrait bien lui rendre les grands sentiments d'un autre âge, la foi, le respect, l'énergie et la simplicité !

Il croit voir dans les livres de raison, dans les testaments moraux légués par le père à ses enfants, un moyen puissant de reconstituer la famille, et dans ce nouvel ouvrage, il donne le modèle, plusieurs modèles, de ces livres précieux, legs de l'expérience du passé à l'avenir inconnu; il les a rédigés, tels qu'ils pourraient sortir de la plume d'un contemporain, et il les offre en exemple. Le livre est beau et intéressant : atteindra-t-il son but ? Parviendra-t-on à reconstituer les mœurs anciennes au moyen de ces annales domestiques ? Un pessimiste en douterait, mais néanmoins, les pères, les mères aimeront ce livre et ses enseignements si purs et si sages, et peut-être, avant que d'écrire sur les pages blanches de leur livre de famille, essayeront-ils de graver les modèles que nous a légués le passé, dans le fond de l'âme de leurs enfants.

M. B.

## LES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE

PAR ALPHONSE DANTIER

Édition Didot (1).

Quand on lit au frontispice d'un livre le nom de Didot, on sait d'avance qu'il offrira au bibliophile un modèle de typographie, de belle exécution, de choix heureux dans les illustrations, et que, presque toujours, fond et forme

(1) Deux beaux volumes in-4°, deux cents gravures. — Prix : broché, 40 fr.; relié, 60 fr.

sont d'accord pour plaire à l'esprit et aux yeux. Ce nouveau volume ne dément pas la vieille renommée de cette maison : magnifiquement imprimé, splendidement illustré de 200 gravures, copiées d'après les plus belles et les plus curieuses œuvres inspirées par l'art chrétien, il est aussi de la lecture la plus attrayante, et il jette les plus vives clartés sur la place que les femmes ont tenue dans la société depuis dix-huit siècles, depuis le Calvaire, où fut signé l'acte d'affranchissement de toute créature.

L'auteur de cet ouvrage est connu par de beaux travaux sur les Congrégations savantes de l'Italie; il était prédisposé à écrire ce livre sur les femmes et leur action civilisatrice; pourtant, avec beaucoup de modestie, il s'est servi des nombreux travaux sur le christianisme que notre temps a vu éclore. Dom Guéranger a été son guide pour l'étude des premiers âges chrétiens, alors que les Cécile, les Pudentienne, les Agnès, versaient leur sang pour la foi. Après la paix de l'Église, il étudie, avec l'abbé Lagrange, l'histoire de sainte Paule et de cette famille spirituelle que saint Jérôme avait rassemblée à Bethléem; il approfondit habilement, avec Amédée Thierry, le rôle des princesses de l'Empire d'Orient, et celui des reines qu'on appelle barbares, et qui furent, pour leurs peuples, les apôtres de la religion et des mœurs civilisées. Il passe le détroit avec Montalembert, et il raconte les doux et poétiques débuts du christianisme en Angleterre, sous la protection des reines et des abbes; il n'oublie pas la savante Hrotswitha dans son cloître, ni la grande comtesse Mathilde, à côté du souverain pontife Grégoire VII; il suit les destinées de la femme en Italie, et consacre un beau chapitre à la Béatrix du Dante et à sainte Catherine de Sienne, qui eut la gloire de ramener les papes d'Avignon à Rome. Tel est le contenu du premier volume.

Le deuxième volume revient en France et nous montre la mère, la femme et la sœur de saint Louis, et, après les princesses, nous retrouvons une fois de plus et avec une émotion toujours nouvelle, l'histoire de Jeanne d'Arc. De la France envahie et délivrée, l'auteur nous mène, un peu vite peut-être, en Espagne, et nous montre la grande sainte Thérèse, réformant l'ordre du Carmel, réalisant en elle la notion la plus haute du caractère espagnol, élevé et ardent à la fois, méritant, par sa science dans les voies mystiques, le titre de docteur que l'Église lui a décerné. A la sainte succède la reine, à Thérèse, Marie Stuart et ses longues infortunes; puis, madame de Chantal, ses rares vertus, la fondation de la Visitation... Ici, nous ferons une querelle à M. Dantier. Pourquoi ces choix de fantaisie ? Pourquoi, puisqu'il écrivait l'histoire des femmes illustres et des saintes, avoir laissé dans l'ombre Jeanne de Valois, Françoise d'Amboise, Jeanne de Maillé, Elisabeth d'Autriche, la veuve de Charles IX, et



sainte Brigitte de Suède, et sainte Mathilde, et sainte Gertrude en Allemagne, et sainte Catherine de Gènes et la petite sainte Rose de Viterbe ? Elles ont exercé plus d'influence sur leurs contemporains que l'infortunée reine d'Ecosse, qui ne trouva autour d'elle que des contradicteurs et des ennemis, et, à ce titre, elles rentraient mieux dans le cadre du livre; de même que les dames charitables que dirigeait saint Vincent de Paul, les ferventes Carmélites amenées en France par M. de Bérulle auraient dignement occupé la place que M. Dantier accorde à Port-Royal et à ses religieuses, indociles et superbes.

La correspondance de Bossuet lui a fourni un bon chapitre, mais à côté de celui qui traite du catholicisme en Amérique et qui a été inspiré par l'ouvrage éloquent de madame de Barberey (1), j'aurais souhaité un chapitre sur le catholicisme et ses progrès dans la Grande-Bretagne. Là aussi, les femmes ont exercé leur douce et grande influence, depuis la pauvre servante Marguerite Hallahan, qui a fondé les Sœurs Dominicaines, qu'on voit partout en Angleterre, jusqu'à l'humble religieuse irlandaise, dont les belles poésies sont devenues populaires. De même, pour la France, à dater du Concordat, madame Swetchine et madame Barat ne suffisent pas à l'histoire de la rénovation religieuse depuis quatre-vingts ans. Sous ce rapport, les *Serviteurs de Dieu*, de M. Léon Aubineau, auraient fourni d'excellents documents à M. Dantier.

(1) *Élisabeth Seton, ou les commencements du Catholicisme aux États-Unis.*

Ce livre est incomplet comme toute œuvre humaine, mais néanmoins il est à la fois si beau et si bon qu'on ne peut que le recommander vivement, et attendre qu'une seconde édition, qui ne se fera pas longtemps désirer, y ajoute de nouveaux ornements. Nous ne l'avons pas vanté comme un de ces livres d'éternelles que l'on prône toujours, nous l'avons traité comme un ouvrage sérieux et qui survivra aux cadeaux du jour de l'an.

M. B.

## L'ÉTOILE FILANTE

PAR MICHEL AUBRAY (1)

Notre collaborateur a non seulement réuni dans un seul volume, mais fondu en un seul roman deux jolies nouvelles publiées dans le journal, et qui reposaient sur la même pensée, le danger des idées ambitieuses dans les positions médiocres, vérité qu'on ne peut assez répéter au temps de fièvre où nous vivons. Cette fusion et le dénouement qu'elle amène donnent à ces nouvelles une vie et un intérêt nouveaux; elles ont conservé la fraîcheur et la pureté de style familières à l'auteur, et forment, sous tous les rapports, un livre fort recommandable.

M. B.

(1) Un joli volume. — René Hatton, 33, rue Bonaparte, Paris. Prix : 2 fr. 40 c., franco.

## CONSEILS

### LE FASTE CHEZ LES ENFANTS

L'Exposition universelle fut comme un miroir (un microcosme, dirait un savant) où se reflétaient exactement les mœurs actuelles : les vitrines du Japon, du Brésil, de la Russie, de la Perse, disaient les relations faciles et fréquentes entre les peuples; les étoffes de Lyon, les bronzes de Paris, tout le mobilier, tout le vêtement, racontaient les progrès des arts industriels et les progrès plus menaçants du luxe, il n'est pas jusqu'aux innocents joujoux qui n'aient trahi un côté très fâcheux des mœurs modernes, des mœurs françaises.

Jadis, l'enfant, cet être innocent, cet être sacré

et respectable, avait une existence à part, et dans les maisons le plus livrées aux plaisirs et à la mollesse, l'enfant restait en dehors des dangereuses folies de ses parents. Il n'assistait pas aux grands repas, on ne le menait ni aux spectacles, ni dans les fêtes, il était éloigné durant les visites; l'enfant avait sa chambre, bien modeste; sa servante, ordinairement une fille d'un dévouement éprouvé; ses repas, sobres et sains; ses plaisirs, très simples, et il pouvait vivre à côté de la mère la plus frivole et du père le plus mondain sans participer à leur luxe ni à leurs délassements; c'est ainsi, dans les classes élevées, que se pratiquait encore, en Angleterre, l'éducation des enfants. La petite famille vit à part, dans la *nursery*, et elle ne s'en trouve pas plus malheureuse



pour cela, et peut-être respecte-t-elle davantage ses parents qu'elle n'a pas vus dans la familiarité et le déshabillé de tous les jours. La supériorité de ce système pourrait se soutenir, mais depuis longtemps on l'a abandonné en France : l'enfant est intimement mêlé à la vie de son père et de sa mère, il jouit de leur bien-être, il n'est pas étranger à leurs plaisirs, et ce luxe, réel ou fictif, dont ses parents s'entourent, déborde bientôt sur lui : c'est si naturel ! diront les tendres mères. Oui, c'est une faiblesse très douce, très naturelle. Donner à l'enfant tout ce qu'il peut désirer, lui faire une route, non seulement facile, mais fleurie, mais dorée ; stimuler tous les appétits grossiers, flatter le corps, ne jamais exercer l'âme, rendre le corps et l'âme vulnérables à tous les coups que l'avenir tient en réserve, c'est une faiblesse naturelle, mais le rôle de la mère n'est-il pas surnaturel ?

Et voyez combien tout conspire à seconder cette dangereuse faiblesse des mères ! Les marchands, ces gens avisés et habiles, étudient la direction du courant, et apportent l'art le plus ingénieux à en suivre tous les méandres. Vous voulez que vos enfants s'amuse, non pas, Dieu merci, avec les balles et les poupées à deux sous de jadis, mais avec de belles choses, qui leur donnent le goût du luxe et qui soient pour leurs camarades, moins favorisés, un sujet d'envie ? Voilà, vous êtes obéies ! Peut-on rien de plus somptueux que ces mobiliers d'enfant, en thuya et en bois de rose ? et ces poupées dont un spirituel écrivain s'est si agréablement moqué ! écoutons-le, et concluons comme lui :

« Tenez, voici la réception de madame X... La scène a pour cadre un grand salon, meublé par le tapissier à la mode. La glace, les rideaux, la pendule, les tentures, tout sort de chez les premiers faiseurs.

» Au centre, des personnes à chignons extraordinaires prennent le thé. Dans le fond, un groupe cause. En avant, une dame plante une rose dans l'ample perruque blonde d'une amie qui va sortir, et à laquelle son nègre présente ses gants...

» Et il faut voir les robes de ces dames, avec des trains d'un demi-mètre, et les chapeaux, et les bottines, et les gants, et les dentelles ! Il faut voir aussi leurs mines, leurs gestes, leurs attitudes !... Que ces poupées d'un luxe extravagant aient la prétention d'être un jouet pour les enfants, c'est une autre affaire. Il y a là, si j'ose le dire, une véritable entreprise de démoralisation, une perversion du goût, un précoce enseignement de luxe effréné, une altération déplorable du rôle charmant rempli par la poupée dans l'éducation féminine. »

Ce croquis n'est que trop exact, ces observations ne sont que trop justes ; et rappellent ce qu'un des plus éminents prélats de France disait, en voyant une de ces poupées destinée à une loterie de charité : « Ah ! si donc, mesdames ! est-ce donc là un modèle pour vos filles ! »

La poupée fut retirée ; plût à Dieu qu'on pût faire disparaître toutes les mijaurées de carton qui circulent dans les bras de leurs petites mamans !

Mais les poupées, les mobiliers ne sont qu'un symptôme de la faiblesse et de la mollesse que les mères et les pères aussi, ne vous en déplaît, apportent dans l'éducation, ce qui nous prépare des générations incapables de lutte, de travail et d'effort. N'attendez pas que ces garçons, si délicatement choyés, deviennent des soldats, des savants, des travailleurs : un soldat doit pouvoir souffrir, un savant piocher, un travailleur a pour première vertu le courage et l'activité : où donc auraient-ils appris ces vertus, les *bébés* à qui on a évité toute peine et donné tout plaisir ? Ah ! si nous jetions les yeux en arrière, si nous voyions quelle éducation forte, austère recevaient les hommes des siècles passés, ceux qui ont fait la France et qui l'ont rendue grande parmi tous les peuples ! Et sans remonter trop loin, ni à Henri IV, jouant pieds nus dans les ravins des Pyrénées, ni à Turenne, endormi sur son canon, à l'âge de douze ans, ni à Montcalm, soldat à quinze ans, et lisant l'*Iliade* sous la tente, ni au Comte de Saxe, qui, à douze ans, vint à pied, le mousquet sur l'épaule, de Dresde à Bruxelles ; en laissant de côté les vieux souvenirs historiques, écoutons un de nos contemporains, fils d'un avoué de province et aîné de six enfants, qui nous redit avec plaisir et dans un style à part, plein de saveur, la façon dont il se vit élever :

« Et d'abord, pour ne parler que des vêtements, l'aîné, seul des quatre garçons, était habillé de neuf. Je m'explique : comme il était d'humeur bénigne et peu pétulant dans ses mouvements, il n'usait, pour ainsi dire, pas ses hardes, de sorte qu'au renouveau d'hiver et au printemps, elles passaient presque intactes au cadet, ... après lui, elles descendaient au troisième et au quatrième, moyennant un petit raccourcissement. Au reste, l'étoffe se prêtait merveilleusement à cette série de transformations. On usait beaucoup, à cette époque, d'un drap gris d'âne, aussi plucheux à l'envers qu'à l'endroit ; il coûtait quatre francs l'aune... »

» Quand les mœurs d'un temps sont simples, et que les vanités ne constituent pas le chapitre principal des dépenses, alors l'argent n'est plus le tyran des petites maisons : il ne supplée pas la science économique de la mère de famille. »

Voilà pour la toilette, et la nourriture ?

« Le pays ne brillait pas par les pâturages. Il s'y débitait du pauvre bétail, beaucoup de ces vaches maigres qui apparurent en songe à Pharaon, et, une fois par semaine, des veaux de quinze jours. Une longe de ce veau laiteux et insipide, cuit à petit feu dans la *coquille*, était, chaque dimanche que Dieu fit, le régal du soir de la famille. On pense que le bouillon fait



» avec de la vache aussi petite ne valait guère  
 » mieux. On n'avait pas le temps ni le moyen  
 » de dorloter ces six enfants et de corrompre  
 » par des chatteries le tempérament sec, entre  
 » bile et pléthore, qu'ils tenaient de leurs pa-  
 » rents. Qu'est-ce que l'anémie et les états ver-  
 » tigineux seraient venus faire là ? Ils poussaient  
 » à vue d'œil sur le petit sol maigre et siliceux  
 » où ils avaient pris naissance, et qui leur com-  
 » muniquait ses petits sucs regaillardissants. »

On voudrait pouvoir citer tout ce chapitre, où M. Auguste Nisard, l'éminent inspecteur de l'Université, raconte son enfance, avec celle des deux Accadémiciens ses frères, les levers à l'aube, les études solides, la vie laborieuse, simple et frugale, puis les joyeuses récréations dans les

champs et les bois près de Châtillon. C'est ainsi que vivaient nombre de familles qui ont donné au pays une race vigoureuse de corps et d'esprit ; on était fort loin de la poupée qui nage, des panoplies de dragon ou de cuirassier, des diners friands, des costumes de toutes les couleurs, renouvelés tous les mois.

Les événements de 1870 n'ont pas fait remonter le courant, quelle tragédie aura donc ce pouvoir ? C'est le secret de Dieu. Mais si celles qui ont la bonté de nous lire voulaient diminuer un peu, rien qu'un peu, la mollesse et le luxe dans la vie de leurs enfants, nous pensons qu'elles auraient rendu un immense service à ces enfants, à elles-mêmes et au pays.

M. B.

## VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

### LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE

(SUITE)

#### LA FLÛTE

Si vous voulez savoir où la flûte a pris naissance, demandez aux roseaux. Comme eux, avec eux et par eux, elle est née.

Sur les humides bords des royaumes du vent.

Les tiges sonores de la nature ont fait entendre à l'homme qu'en soufflant dans un tube on en tirerait des sons. Le *chalumeau* (en latin *calamelus*, diminutif de *calamus*, roseau) nous est resté avec son nom pour témoigner de ce point de départ. Le chalumeau a fait de tels progrès qu'il a engendré le hautbois ; mais, à son début, qui date des premiers âges, il n'était qu'un simple roseau, comme le pipeau.

C'est parce que le roseau est l'origine de la flûte que, selon moi, l'expression : *Il est du bois dont on fait les flûtes*, éveille bien l'idée de se courber, d'être flexible, de subir ou de souffrir une influence étrangère (1). On a dit que cette

expression s'expliquait par cette autre : *Il est de tous bons accords* ; mais dire qu'un homme est de bonne composition, qu'il s'arrange et s'accommode de tout, c'est faire de lui une sorte d'éloge, tandis qu'un peu de critique ou de raillerie se mêle à l'expression qui nous occupe.

Les poètes laissent le choix pour l'invention de la flûte entre Apollon, Mercure, Pallas et Pan ; c'est un point sur lequel nous ne bataillerons pas. Il nous suffit de savoir que la flûte remonte très-haut dans l'antiquité, et que ses titres de noblesse ne sont pas moins anciens que ceux de la lyre, avec laquelle elle a souvent rivalisé dans les jeux publics de la Grèce, comme dans les premières tragédies.

L'éducation d'un jeune Athénien était incomplète s'il n'avait pas appris à jouer de la flûte, et l'histoire nous a laissé le souvenir du thébain Timothée qui joua un jour sur la flûte le *nome orthien* avec un tel art qu'Alexandre le Grand, transporté d'une ardeur guerrière, se précipita sur ses armes.

Deux fois il est question de la flûte dans l'Iliade, et Homère n'en parle pas dans l'Odyssée : cela nous autorise à croire que cet instrument fut connu d'abord en Asie. Mais lorsqu'il eut pénétré en Grèce et en Italie, il y occupa une place importante. A Lacédémone, la flûte était l'instrument militaire, et elle était employée, à Rome,

(1) « C'est un homme sans caractère qui se range aisément à l'opinion des autres et dont on fait ce que l'on veut. On sait que la flûte n'était d'abord qu'un roseau grossièrement façonné en instrument ; on sait aussi que le roseau est souple et facile à manier. *Il est du bois dont on fait les flûtes*, signifie donc figurément : c'est un homme qui plie à tous les vents. » (Petites ignorances de la conversation. 8<sup>e</sup> édition, page 10.)



dans les sacrifices, dans les funérailles et dans les festins. Elle était si bien, chez les Étrusques, une selle à tous chevaux, que c'est au son de la flûte qu'ils faisaient leur pain et qu'ils battaient leurs esclaves.

Il y avait des flûtes de forme et de longueur très-variées : elles étaient d'argent, d'ivoire et d'os (*tibia* du cerf, de la biche ou de l'âne) pour les spectacles et les fêtes, et de buis pour les sacrifices. Outre la flûte simple, on employait beaucoup la flûte double, qui avait un bec et deux corps : l'une de ces deux flûtes, appelée *sinistra*, était dans la main gauche et servait à jouer le dessus ; l'autre, appelée *dextra*, servait à jouer le dessous.

Les anciens savaient, comme dit Amyot, que « quand on souffle dedans une flûte, le visage s'en altère, » car ils prenaient la précaution de se placer sur la bouche une bande de cuir percée à l'endroit où passait l'embouchure de la flûte. Ce baïllon troué, nommé *phorbeion* chez les Grecs, et *capistrum* chez les Romains, empêchait, disait-on, les joues et les lèvres de souffrir en s'enflant, et mettait le musicien à même de mieux gouverner son haleine.

La flûte de notre époque, perfectionnée et transformée, est faite aussi d'argent, d'ivoire et de buis ; mais au buis, regardé comme trop poreux, on substitue de préférence l'ébène et surtout la grenadille qui donne un son ferme, brillant et portant fort loin. Nous avons de plus des flûtes en cristal très-estimées pour leur sonorité.

Quant aux flûtes en os, nous les avons laissées aux sauvages dont parle Raynal dans son *Histoire philosophique* : « Leurs instruments de musique guerrière, dit-il, étaient faits avec les ossements de leurs ennemis. »

La flûte moderne a pour embouchure un trou au lieu d'un bec ; c'est en quoi elle diffère de la flûte des anciens (1), et c'est sans doute pour marquer cette différence qu'on l'a appelée *flûte traverse*, *flûte traversière* ; elle se place obliquement sur les lèvres, tandis que celle des anciens, la flûte à bec, se tenait perpendiculairement aux lèvres, comme notre flageolet.

Les coryphées de la flûte, tant pour l'exécution que pour le perfectionnement de l'instrument, sont de notre siècle : Gordon, d'origine anglaise, Boehm, un des plus célèbres flûtistes de l'Allemagne et inventeur du système actuel, puis, chez nous, Wimperlich, Coche, Drouet, et au premier rang Tulou, « le plus habile flûtiste de France, et vraisemblablement de toute l'Europe, » dit Fétis. « Nul ne chantait avec plus d'expression, de grâce et de délicatesse ; en un mot, son talent offrait, dans la réunion de ses qualités, le modèle de la perfection. » Sa supériorité

(1) D'après un bas-relief publié par Visconti, les anciens connaissaient la flûte oblique ou traversière ; mais la flûte droite était seule d'un usage général.

sur tous ses rivaux se manifesta, au Conservatoire, avec tant d'éclat, que, de 12 à 15 ans, il obtint trois prix : le second, un second d'honneur et le premier. Il avait mérité le premier dès l'âge de 14 ans, mais on lui accorda, contre tout usage, un second d'honneur pour le retenir un an de plus au Conservatoire. — De nos jours, on cite MM. Dorus, de Vraye et Taffanel.

Le substantif latin *flatus*, souffler, et son verbe *flatuare*, souffler, avaient engendré le verbe français *flatter*, souffler dans un instrument à vent ; par l'effet d'une transposition, *flatter* est devenu *flûter*, et c'est de là que sont sortis *flûte*, puis *fluste* et enfin *flûte*.

Deux objets ont été nommés flûte par assimilation de forme : le petit pain, long et mince comme une flûte, et le verre qui, avant la mode des coupes, servait à boire le vin de Champagne.

Le nom de flûte était donné aussi à de grands verres qui contenaient au moins une chopine, et *flûter* alors voulait dire vulgairement boire beaucoup. C'est même, assure-t-on, aux regrets d'un ivrogne nommé Robin, et condamné, par la maladie, à ne plus boire, qu'on doit l'expression *Toujours souvient à Robin de ses flûtes*, laquelle signifie qu'on revient volontiers à ses anciennes habitudes, aux beaux jours d'autrefois, à ses premières amours, comme dit la romance (1).

A part l'histoire de Robin, regardé comme un ivrogne, c'est avec l'acception d'instrument de musique que la flûte occupe une place dans un certain nombre de locutions proverbiales ou figurées.

*Aller aux flûtes de quelqu'un*, agir à son gré, lui obéir, faire toutes ses volontés, tous ses caprices.

*Ajustez vos flûtes*, dit-on, à une personne dont les arguments ou les actes semblent se contrarier ou se détruire.

*Accordez vos flûtes* se dit aux gens qui ne se sont pas mis d'accord sur les moyens à employer pour réussir.

Et vous, filous fieffés, ou je me trompe fort, Mettez, pour me jouer, vos flûtes mieux d'accord.

Molière.

*Leurs flûtes ne s'accordent pas* signifie : Ils n'ont aucune raison pour s'entendre, ils ne se veulent réciproquement aucun bien. C'est sous une forme analogue qu'on exprime que deux personnes n'ont point de plaisir à se voir, à se fréquenter, en disant : *Leurs chiens ne chassent pas ensemble*.

*Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tam-*

(1) Il y a une version, non moins historique sans doute, qui fait de Robin un pâtre, transporté à la ville et regrettant ses champs, son troupeau et ses flûtes. Cette explication, plus poétique, est aussi plus séduisante que la première ; mais on aimerait, pour l'adopter, que Robin regrettât sa flûte plutôt que ses flûtes.



bour, le bien mal acquis ou acquis facilement se dissipe de même. On disait aussi : *Ce qui vient de flot s'en retourne de marée*, et c'était plus clair : on sentait combien peu durait une chose apportée par le flux, emportée par le reflux. L'idée d'une fin en rapport avec son origine se trouvait dans le vieux dicton : *De mal est venu l'agneau et à mal retourne la peau*. Et ce que tout cela veut dire, en somme, c'est que le gain et la perte suivent la même voie, tiennent aux mêmes causes, et que *Bien mal acquis ne profite pas*.

L'expression des Allemands : *Gagné par la flûte, dépensé par le tambour* sert à expliquer la nôtre, car elle rappelle que la flûte et le tambour exerçaient, autrefois, de compagnie leurs fonctions ménésières. Flûteur et tambourineur vivaient, buvaient ensemble, intempérants à qui mieux mieux, et ce que l'un gagnait l'autre le dépensait.

Tulou fit un jour une joyeuse et généreuse application de ce proverbe. C'était au beau temps de la garde nationale. Tulou, distrait comme un artiste, avait quitté le poste en oubliant sa bourse. Lorsque le tambour de la compagnie la lui rapporta, le célèbre flûtiste déclara ne pouvoir la reprendre par l'excellente raison, dit-il, que *ce qui vient de la flûte retourne au tambour*.

Indépendamment de la petite flûte appelée *octavin* parce qu'elle sonne l'octave de la flûte, et *piccolo* parce qu'elle est petite, flûte qui sert dans les orchestres pour obtenir des effets brillants et imiter des sons naturels, nous avons un instrument qui est aussi un diminutif de la flûte, c'est le *fifre*, dont le son est très-perçant (1). Il était autrefois dans l'armée, et surtout dans les régiments suisses, le compagnon obligé du tambour. *Fifre* s'est dit *pifre*, et vient de l'Allemand *pfeifen*, siffler. Nodier a été heureux de constater l'onomatopée dans le mot français, comme dans le nom allemand *pfeiffer* : « La voyelle resserrée entre deux lettres sifflantes donne une idée très-juste du bruit aigu de cet instrument.

L'air fait siffler le fifre et gronder le tambour.

*Delille.*

On a raconté que le colonel du premier régiment suisse où l'on fit usage du fifre, à la bataille de Marignan, s'appelait *Pfeiffer*, et l'on en a conclu qu'il avait donné son nom à l'instrument. Il aurait pu arriver aussi bien que l'instrument donnât un surnom au colonel. Laissant de côté l'une et l'autre de ces hypothèses, il reste à se demander si le colonel a été inventé pour les besoins de la cause, ou s'il y a eu là une curieuse coïncidence.

S'il ne me souvient pas de mes flûtes, comme à Robin, je n'ai point oublié le mirliton de mon

enfance, et, bien qu'il ne soit la flûte qu'à l'état rudimentaire, il a le droit d'occuper ici une petite place. Les érudits ne savent rien sur l'origine du mot, sorti tout seul sans doute des sons produits par l'instrument ; mais je dois vous dire que le mirliton s'appelle *flûte à l'oignon*, à cause de la peau d'oignon qui, avant l'usage de la baudruche, garnissait les deux extrémités du tube constituant, avec deux trous latéraux, le modeste instrument.

Les flûtes droites, vulgairement appelées *flûtes à bec*, ont été longtemps en usage dans les orchestres. Il y en avait de grosses, de moyennes et de petites. La flûte douce et le galoubet des provençaux sont de la même famille.

Cette famille de flûtes à bec a été détrônée de nos jours par la flûte traversière et par la petite flûte.

La principale différence entre la flûte à bec et la flûte traversière consiste dans la disposition de l'embouchure des deux instruments : dans la première, le son se trouve tout fait, tandis que, dans la flûte traversière, il est nécessaire de compléter l'embouchure par les lèvres de l'instrumentiste.

La flûte à bec est plus facile à jouer que la flûte traversière ; mais cette dernière est plus sympathique et plus susceptible de recevoir les accents d'expression que lui donne un habile artiste.

Le *flageolet* est un des cas particuliers de la flûte primitive, laquelle n'était qu'une espèce de sifflet grossier. Son nom est le diminutif du vieux français *flageol*, *flajol*, qui se rattache, par le provençal *flautol*, *flaujol*, à la même origine que flûte (*flauta*).

*Flageoler* signifie jouer du flageolet ; mais ce verbe se dit aussi des jambes qui tremblent ainsi que de l'homme ou du cheval qui tremble sur ses jambes, et il est permis de se demander pourquoi. Le peuple, il est vrai, donne ironiquement le nom de flûtes aux jambes qu'il trouve trop minces, et il peut tout aussi bien les appeler flageolets ; mais le tremblement reste à expliquer, à moins d'admettre, par association d'idées, qu'on n'est pas solide sur ses jambes lorsque les jambes sont trop minces.

Voici, sur ce point, l'opinion émise par Kastner ; je la livre à vos méditations : « Par ces mots *des jambes qui flageolent*, on désigne, en français, des jambes minces et fluettes qui, sous le coup de la fatigue ou d'une violente émotion, sont agitées de petits tremblements, comme les fredons du flageolet ou comme la jambe d'un danseur qui se trémousse au son de cet instrument. »

La *clarinette* s'appelle ainsi parce qu'elle donne des sons clairs. Elle est, comme la flûte traversière, d'origine allemande : née à Nuremberg, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle a pris place presque aussitôt dans la musique militaire.

(1) En réalité, la petite flûte, l'octavin, le piccolo le fifre sont le même instrument sous différents noms.



*Hautbois* est formé de deux mots dans lesquels le mot *bois* est pris pour tube ou corps sonore. C'est l'instrument aigu de la famille du *basson* et du *cor anglais*. Le *cor anglais*, le *basson* et le *contrebasson* sont au *hautbois* ce que l'*alto*, le *violoncelle* et la *contrebasse* sont au *violin*. Le *cor anglais*, inventé au XVIII<sup>e</sup> siècle, a la forme d'une *clarinette* recourbée; il excelle à exprimer la tendresse et la mélancolie.

La *musette* et la *cornemuse* ont de plus que les divers instruments dans lesquels on souffle une espèce de sac de cuir qu'on enfle comme un ballon, et qui leur donne une physionomie particulière. Ce sont surtout des instruments champêtres.

Et le pasteur, enflant la musette rustique,  
Egaya vers le soir le repas domestique.

M. J. Chénier.

Le mot *muse*, qui sert à former les noms de ces instruments, vient du latin *musa*, *muse*, *chanson*. Il y eut un instrument de musique appelé *muse* (*musette* en est le diminutif), et *cornemuse* a voulu dire *corner* de la *muse*.

Muser ayant signifié jouer de la *muse* ou de la

*cornemuse*, on s'est demandé si ce verbe n'était pas celui qui, par métaphore, avait été pris dans le sens de demeurer oisif, pour ensuite donner naissance aux mots *musard*, *amuser*, *amusement* et *amuseur*. Il y a, en effet, dans l'attitude, dans la physionomie du joueur de *cornemuse*, dans l'action même de faire entendre une musique assez insignifiante, quelque chose qui parle de nez en l'air et de temps perdu. Cependant, je préfère, en attendant l'heure où les doutes auront disparu, rattacher *muser*, avec le sens de fainéanter, au mot *mouseau*, en provençal *mus*, venu du latin *musus* ou de l'italien *muso*, visage. Le *mouseau* levé des animaux au repos qui hument l'air dans la campagne rappelle très bien la figure et l'allure de ceux qui suspendent leur travail pour regarder voler les mouches, ou qui semblent réfléchir quoiqu'ils ne pensent à rien. Je suis donc très disposé à admettre que *muser* a signifié d'abord, comme le disent les bons pères de Trévoux « avoir le visage fiché vers quelque endroit », et qu'ainsi le verbe s'amuser a pour point de départ l'idée de ne rien faire.

CHARLES ROZAN.

(La fin au prochain numéro)

## UN RÊVE ACCOMPLI

(SUITE)

### VI

#### LE SOIR DE NOËL

Le profond et inexprimable silence de la nuit et de l'hiver planait sur la campagne; pourtant, les fermes et les chaumières étaient encore éclairées; au château d'Hivray-Saint-Ouen, un grand feu brûlait dans l'âtre de la cuisine, et au salon, les lampes et les bougies brillaient, quoique la grande pendule marquât onze heures et demie, et que Madame d'Hivray eût la salubre habitude de se coucher de bonne heure. Elle veillait en ce moment; un bel exemplaire des *Évangiles* de Curmer était ouvert devant elle, elle lisait, et deux jeunes filles, à ses côtés, faisaient jouer l'aiguille et le crochet. Leurs livres d'heures étaient posés sur la table, et toutes les trois attendaient l'argentine sonnerie de la messe de minuit, la première messe de Noël.

L'appel du clocher ne se faisait pas encore entendre, mais le roulement d'une voiture fit lever toutes les têtes: — Amable est bien en avance, il

me semble, dit Madame d'Hivray; il ne nous faut que dix minutes pour aller à l'église....

Elle s'interrompit, et un sentiment de joie très-vive anima son visage. Une voix jeune parlait dans l'antichambre, la porte s'ouvrit, et Amaury, qu'on n'attendait pas, qu'on croyait cloué à Paris, entra rapidement en homme sûr d'être le bien-venu. Il courut vers sa mère, il l'embrassa filialement, à plusieurs reprises, en lui prenant le cou dans ses bras:

« Quelle surprise! quelle bonne surprise! dit-elle, tout émue. Toi, mon fils! tu ne m'avais pas prévenue? »

— Non, maman, je savais être le bien-venu! Bonjour, ou plutôt bonsoir, Valentine!

Les cousins se serrèrent cordialement la main, il salua Lucie en la regardant:

— Tu reconnais Mademoiselle? lui dit sa mère.

— Très-bien, Mademoiselle Thory; mais, chère mère, d'où vient que vous êtes encore levée à l'heure qu'il est, et que tout est en branle dans la maison? Qu'est-ce qui se passe?

— Mais, cher ami, nous sommes à la Noël, je



vais, avec ces demoiselles, à la messe de minuit ; j'ai permis un réveillon à la cuisine, et nous prendrons ce verre de vin chaud avant de nous mettre au lit.

— J'en suis ! dit Amaury.

— Tu viens avec nous à la messe ?

— Ah ! maman, je suis si fatigué, et si tu savais le froid noir qu'il fait dehors !. Je vous attendrai au coin du feu... Il est délicieux...

Il jeta sa pelisse de voyage, s'enfonça dans le grand fauteuil et regarda autour de lui afin de constater le bien-être qu'il ne voulait pas abandonner. Le grand feu, feu de roi, comme on disait jadis, éclairait les tapisseries de ce petit salon et animait d'un semblant de vie les faunes et les nymphes qui dansaient sous de sombres ombra- ges ; les beaux cuivres des meubles scintillaient ; dans tous les angles, de grands bouquets de houx s'élançaient hors des vases du Japon, et non loin de cet ornement rustique, les plus belles fleurs de serre débordaient d'une grande jardi- nière. Le groupe réuni auprès de la table avait bien du charme, le sérieux visage de Madame d'Hivray contrastait avec les traits doux et jeu- nes de Valentine, et la tête de Lucie, penchée sur son ouvrage apparaissait charmante sous les rayons de la lampe.

— Tu reviens pour quelque temps, mon enfant ? demanda Madame d'Hivray en attachant un re- gard affectueux sur le visage de son fils.

— Aussi longtemps que vous voudrez, maman.

— Toujours, en ce cas.

— J'en ai assez de Paris, reprit-il ; ses plaisirs sont bien ennuyeux, on y est mal logé, sans air et sans espace, et quant aux cours que je voulais suivre, eh ! mon Dieu ! les livres m'en tiendront lieu. J'ai, ici, de Molombe pour le droit, et je ne sais combien de cours de littérature. Cela me suf- fira, j'ai Paris en horreur. »

L'accent avec lequel il prononça cette malé- diction aurait pu être plus franc et plus sincère ; il le comprit peut-être et détourna la conversation.

— Et Berthe ! dit-il, elle ne va donc pas à la messe de minuit, elle ?

— Non, il faut lui laisser le sommeil de son âge. Elle s'est endormie très contente et elle sera bien heureuse de te voir demain à son réveil. Mais il est temps de partir, j'entends la voiture.

Madame d'Hivray et Valentine s'enveloppèrent de leurs manteaux fourrés, Lucie de son plaid, et elles partirent : sur le point de quitter la cham- bre, Valentine dit à Amaury :

— Mon cousin, vous irez à la messe du jour, n'est-ce pas ?

— Assurément !

La voiture les emporta, Amaury se coucha dans le fauteuil, les pieds au feu, et après avoir un peu réfléchi, un peu songé, il s'endormit profon- dément. Il rêva peut-être, mais ce ne fut pas du divin sacrifice ; il ne vit pas le peuple pieux ras- semblé dans la vieille église, il n'entendit pas le

chant agreste, l'Adeste, qui semble un lointain écho des chœurs des anges, aux collines de Beth- léem, il ne vit pas sa mère et Valentine au ban- quet eucharistique... d'autres images passaient devant ses yeux fermés... Il dormait encore lors- que ces dames rentrèrent.

Les domestiques avaient disposé dans la salle à manger, un petit réveillon moins solide que celui de la cuisine : Madame d'Hivray s'assit un instant devant cette table servie et prit un peu de vin ; puis, regardant par la portière son fils toujours endormi, elle dit à Valentine :

— Portez-lui donc un verre de vin, afin qu'il se réveille et aille se coucher.

Valentine prit la boire d'argent où fumait le vin, et un verre, et elle dit à Lucie en souriant :

— Portez les biscuits : je suis sûre que mon cousin a grand faim.

Lucie la suivit : elles arrivèrent près d'Amaury qui se souleva brusquement :

— Mon cousin, dit Valentine d'une voix timide, ma tante vous envoie un verre de vin.

— Et des gâteaux, Monsieur, ajouta Lucie en souriant. »

Il leva les yeux sur elle, en prenant d'une main distraite le verre que lui offrait Valentine.

« Bois, lui dit madame d'Hivray qui avait suivi les jeunes filles, et couchons-nous. Il est deux heures du matin. »

Ils se retirèrent tous, et Amaury rentra dans son appartement toujours prêt à le recevoir ; il dort : jetons un coup d'œil sur son court passé.

Amaury avait séjourné à Paris pendant cinq mois qui comptaient dans sa vie et qui lui lais- saient l'affreux déboire qui suit l'excès des plaisirs. Il y était allé avec la pure intention de suivre quelques cours, de raviver des relations avec des parents de son père et de s'amuser, mais d'une manière distinguée et avouable : le premier ami de collège qu'il rencontra sur le boulevard fit dévier ce plan bien concerté : cet ami avait beau- coup de relations mais elles n'étaient pas des plus choisies, il connaissait le tout Paris amusant, fascinant, périlleux, et ce jeune Mentor, au lieu de jeter son Télénague du haut du rocher dans la mer écumeante, le promena dans les bocages dangereux et le laissa s'y égarer. Amaury ne fut pas ferme contre la tentation : un peu de curio- sité, beaucoup de respect humain, l'entraînèrent, et, sa confiance aidant, il accumula en cinq mois les sottises et les erreurs.

Sa bourse et son cœur furent saignés, il perdit beaucoup d'argent, il perdit beaucoup d'illusions : la candeur de la jeunesse s'en alla au fond de cette lie ; le bonheur facile et possible ne lui sembla plus désirable, et il rêva mieux que le bien, mieux que le calme, mieux que la félicité ap- prouvée et enviée de tous. Sa cousine, très riche, très simple, mais peu jolie, ne l'attirait pas, et, en sortant de son enfer parisien, ce n'était pas une limpide fontaine qu'il lui fallait, mais un flot



orageux qui lui rappelait les émotions qui l'avaient étreint, les souffrances qui, par intervalle, le torturaient encore.

Tout ceci, il ne se l'avouait pas et sa mère ne le devinait point; toute à la joie d'avoir reconquis son fils, elle reprit paisiblement, dès son retour, ses projets d'union prochaine; elle passait en revue ses biens, meubles et immeubles, afin de se fixer sur ce qu'elle donnerait à Amaury au contrat; elle tira du coffre où ils sommeillaient, dentelles, bijoux, et elle demanda à Paris des dessins pour les faire remonter; elle composait des devis de mobilier; elle se dédommageait enfin par les plus innocents châteaux en Espagne de ces cinq mois d'absence, émaillés de plus d'inquiétudes qu'elle n'avait voulu en avouer. Dans sa pensée, le mariage était fixé après Pâques, et l'hiver put s'écouler sans que personne lui dit le contraire.

## VII

### AU CHATEAU

Durant ce même hiver, elle reçut beaucoup plus que de coutume : sa famille, la famille de Valentine, ses amis, ses voisins, furent l'objet d'invitations nombreuses; on dînait, on dansait, on faisait de la musique, on jouait, et Amaury, qui avait eu un automne trop brillant, commençait à trouver qu'on s'amusait à l'excès chez sa mère. Au sortir de son enfer de plaisirs, il s'était fait une oasis de repos, de loisir, de silence qu'il ne trouvait pas dans cette maison de fêtes; ingrat! il oubliait qu'elles célébraient son retour, et que sa mère ne cessait pas d'immoler le veau gras pour le retour de son cher prodigue; elle révélait par sa joie et son entrain l'intensité de ses inquiétudes passées. Peut-être Amaury aurait-il pris son parti de tant de brillants festins, de tant de jolies réunions, où il retrouvait ses parents, ses camarades, les jeunes filles qu'il avait vues petites et dont il constatait l'aimable floraison, si, parmi les intentions bienveillantes et tendres de sa mère, il n'en avait démêlé une qui dominait toutes les autres. Ces fêtes avaient un air de fiançailles; sa mère les dédiait toutes à Valentine; elle rapprochait, avec une douce autorité, son fils et sa fille d'adoption, et elle ne paraissait pas se douter un instant que des projets ébauchés autrefois, sans contradiction aucune, pouvaient ne plus rencontrer, dans l'âme d'Amaury, le même acquiescement. Le sirocco de Paris avait passé sur ces plans de famille et d'avenir, et il les avait corrodés. Amaury avait eu pour Valentine cette amitié de parentage, qui, lorsqu'on est jeune et libre, flotte entre l'affection fraternelle et un amour plus vif; il la connaissait très bonne et très sincère, il la trouvait aimable, quoique très sérieuse et très réservée; il

savait que, sur ce cœur fermé en apparence, on pouvait s'appuyer, sans qu'il chancelât ou trahît jamais; elle était, il le comprenait si bien jadis! l'idéal de l'épouse, de l'âme étroitement et fidèlement unie à un seul époux, ayant gardé pour lui toute sa grâce et sa tendresse, et lui consacrant, si elle survivait seule sur la terre, tout son amour et toute sa mémoire... jadis, il mettait avec confiance son avenir dans ce projet si cher à sa mère: les mères ont des vues prophétiques pour leurs enfants.

Des idées nouvelles avaient surgi: Amaury revenait de Paris fatigué, *éccœuré*, comme il le disait dans l'argot de notre temps; pourtant, dans son cerveau bouillonnait encore l'ivresse de la vie fiévreuse dont il avait vécu, et le besoin d'émotions survivait aux émotions même dont il était las. Aussi, la perspective d'une prochaine union avec cette fille noble et modeste, ne lui agréa plus: une existence toute réglée et ordonnée, large, aisée, un bonheur approuvé de tous, sans ombre, sans contradiction, sans combat, ne souriait plus à son esprit romanesque, ne soulageait pas l'ennui qu'il éprouvait au fond de son cœur; il voulait des combats et des difficultés, et le mariage avec Valentine était si uni et si facile! Il détourna d'elle ses yeux et sa pensée, et se mit à regarder autour de lui ce qui pourrait amuser son esprit et occuper son âme.

Sa mère occupait la première place dans le cercle de la famille et des amis: figure imposante par son autorité et son caractère; il la respectait beaucoup, il l'aimait, mais comme aimait les fils, d'un amour sans confiance et sans abandon; après elle, à une large distance, venait sa sœur Edmée, pour qui le lien mystérieux du sang, les affinités de nom et de souvenirs lui donnaient de la sympathie, mais elle était si entourée et si exclusivement préoccupée de son mari et de ses fils, de sa grande fortune et de son lourd ménage, des grands et petits détails, que son frère ne trouvait pas là une place vide que son amitié eût pu combler; puis arrivait Berthe; elle était gracieuse et aimable, mais si jeune! elle ne demandait que de la protection, des caresses et des jeux. Ses amis, ses compagnons d'enfance? Il les retrouvait tels qu'il les avait laissés, vrais Normands, bons et fins, prudents et doux, chacun d'eux occupé à se frayer sa voie: l'un augmentait son industrie, l'autre poursuivait la députation, un troisième cherchait une femme, aucun d'eux n'avait besoin d'un ami. L'amitié, d'ailleurs, est-elle un sentiment de notre époque complexe et tourmentée? On la remarque au début des sociétés plutôt qu'à leur déclin.

Venait le bataillon des jeunes filles, camarades des jeux d'autrefois, les Claire, les Noëmi, les Jeanne, les Anna; les unes jolies, les autres ayant au moins la fraîcheur de dix-huit ans, ce qu'on nomme la beauté du diable, mais Amaury n'avait pas d'illusions sur elles, il les avait si bien



connues et vues de près dans les bonnes parties de campagne, qu'il pouvait dire, à point nommé, quel mauvais caractère avait Noëmi, combien étroit et borné était l'esprit de Claire, quoique son petit cœur fût bon, combien Jeanne promettait de coquetterie et quelle rousse crinière Anna avait su transformer en tresses brun doré, grâce à d'ingénieuses mixtions. Le bandeau léger nécessaire à l'amour tombait de ses yeux lorsqu'il regardait ces demoiselles, et il ne sentait pas la plus légère émotion en leur parlant et en dansant avec elles : le vague, l'inconnu, l'idéal n'existaient pas, il les traitait en camarades, en vieilles amies, et tout se bornait là.

Et Valentine, dira-t-on, Valentine, sa fiancée, décidément, qu'éprouvait-il pour elle? Il l'avait aimée d'une affection fraternelle, et le long avenir avec elle ne l'effrayait pas. L'insistance de sa mère à le rapprocher d'elle, la foi inébranlable qu'elle apportait à ces anciens projets, comme si tout ne change pas ici-bas, agaçait son fils et le détournait, par une aimable tendance de sa nature, de ce qu'on attendait de lui. On voulait le marier, il ne voulait plus se marier; on avait fixé sa destinée, il résolut, *in petto*, de la déranger lui-même. Il se mit à observer Valentine et à chercher des objections. Il était difficile d'en trouver dans le caractère de sa fiancée; bonne, vraie, affectueuse, délicieuse pour ceux qui la connaissaient, elle cachait pourtant de rares qualités sous un voile de froideur et de fierté; seule dans la vie, privée de la protection vigilante d'un père; n'ayant pas eu de mère pour la guider, elle avait ajouté à sa modeste nature une grande prudence. Elle se repliait sur elle-même, comme une fleur sous la brise, fuyant toute familiarité, tout ce qui portait un cachet vulgaire. Éprise au fond de l'âme de l'intimité du foyer, de la vie à deux, elle réservait à un seul ses trésors de confiance et de tendresse, et ne voulait pas les éparpiller en menue monnaie. Amaury était cet ami unique auquel elle destinait son cœur et sa vie, mais lorsqu'avec sa finesse féminine, elle s'aperçut qu'il était froid, qu'il l'observait toujours, qu'il l'évitait parfois et que jamais il ne faisait allusion aux projets de leurs familles, elle abrita son cœur inquiet et déchiré derrière un manteau de glace, et, de quelque pénétration que se piquât Amaury, il ne put deviner qu'il était uniquement aimé.

« Mariage de convenance, se dit-il, il nous rendrait tous deux malheureux! Renonçons-y! Valentine ne manquera pas de mari, sans que je m'en mêle!...

Il conçut cependant un certain dépit, et il ne vit plus de Valentine que le côté défavorable : ses manières froides, quelquefois hautaines, le peu d'entrain et de cordialité qu'elle apportait dans ses relations avec les autres jeunes filles, ses silences, ses réponses rapides et brèves; il ne se dit pas qu'elle souffrait, que mieux que tout autre, il savait combien de générosité se cachait sous

cette enveloppe fière, il fut injuste envers elle en l'accusant de cette situation d'esprit dont il était le seul auteur.

La jeunesse était en majorité parmi la société qui se réunissait au château d'Hivray, et la gaieté était à l'ordre du jour. On aimait la musique, les charades, les proverbes, les comédies de paravent, et comme on voulait avant tout s'amuser, le choix de ces petites pièces n'était pas sévère; aussi Valentine refusait de s'y associer. Elle haïssait le tumulte qui présidait aux charades, les travestissements, les bouffonneries, elle n'aimait pas les chansons comiques, elle redoutait l'intimité des coulisses, même avec des voisins et des amis :

« Je vous applaudirai, disait-elle avec un faible sourire, je ne suis pas bonne à autre chose.

— Mais, ma cousine, lui dit un soir Amaury, puisque vous ne voulez pas jouer dans ce proverbe de Feuillet, et que ces demoiselles ont leurs rôles, pourquoi mademoiselle Lucie ne vous remplacerait-elle pas?

— Si elle y consent; répondit Valentine avec froideur. »

Les yeux brillants de Lucie disaient assez qu'elle consentait; elle apprit promptement son rôle, qui était spirituel et gai, et le joua avec finesse; on l'applaudit beaucoup, et Amaury, qui n'avait guère observé jusqu'alors la petite institutrice, se prit à trouver qu'elle était *quelqu'un*.

## VIII

### LA PETITE INSTITUTRICE

D'abord, elle lui parut mieux que belle, jolie, vive et gracieuse. La vie reposée qu'elle menait avait effacé les traces laissées par l'étude et le travail; elle était au plus bel âge, celui où la vie et les chagrins n'ont pas encore marqué leur sillon implacable; sa délicate personne ne rappelait pas les beautés classiques, ni les vierges du Parthénon, impassibles et imposantes, ni les traits purs qu'aimait Raphaël, ni les visages aristocratiques que Van Dyck peignait avec amour; Lucie avait un joli visage, un front bien modelé, un petit nez aux narines roses, une bouche étroite qui laissait entrevoir des dents étincelantes sous des lèvres de pourpre, des yeux noirs veloutés, et des cheveux presque aussi noirs que ses yeux; l'ensemble de sa petite personne n'était pas ce que l'on nomme distingué, certains gestes, certaines attitudes, certaines paroles même trahissaient l'origine première; mais quand elle voulait plaire, quand les mauvais sentiments, qui sont chose vulgaire, disparaissaient sous une pensée aimable, alors, elle était véritablement séduisante.

Amaury lui trouva de l'esprit et il prit goût à



son humeur obligeante, sans se dire à lui-même que cette promptitude à rendre service, ces empresses, la complaisance avec laquelle elle quittait sa lecture pour jouer avec Berthe, ou pour avancer la tapisserie de madame d'Hivray, ou pour faire danser au piano, tout cela était bien un peu un devoir d'état, une obligation de la servitude; pour lui, ces manières humbles et souples mettaient en relief la hauteur et la raideur de Valentine; celle-ci, dans un salon, n'était la servante de personne, il est vrai, mais au dehors, elle était la servante des pauvres; Amaury ne l'ignorait pas, mais il ne voulait ni voir ces vertus ni les admirer.

Lucie attirait de plus en plus son attention : il l'étudiait constamment, il observait les moindres nuances de sa physionomie, et il vint à bout de les interpréter. Elle fronçait le sourcil à une observation de madame d'Hivray, elle serrait ses lèvres fines parce que Berthe la fatiguait de questions enfantines, elle rougissait parce qu'un domestique la servait négligemment, elle sentait enfin les épines, les inévitables épines de sa position, et tressaillait à chaque petite piqure. Il arriva un moment où Amaury les sentit comme elle, plus qu'elle; il se prit à penser que sa mère était injuste, sa sœur lui parut hautaine et insolente, et Valentine dédaigneuse dans son attitude glacée. Et pourtant, étant donné la situation toujours ambiguë d'une institutrice, Lucie était exceptionnellement bien traitée, avec délicatesse et générosité, mais ignorante du monde, de ses coutumes, de ses usages, elle prêtait parfois à quelque judicieux avertissement de madame d'Hivray, ou à quelque remarque moins bienveillante de madame de Fréville, et de quelque bonté qu'on usât envers elle, rien ne pouvait anéantir la démarcation des rangs et l'inflexible hiérarchie qui s'opposait à ce qu'on s'occupât beaucoup, dans les réunions, d'une jeune fille, pauvre, sans entourage et sans nom.

Un seul s'occupait d'elle et s'indignait quand il la voyait modestement, à son rang, à table, à côté de son élève, au salon près de la table à ouvrage ou du piano, et sa jeunesse qu'il croyait enterrée, ses passions qu'il croyait assouplies et assoupies, lui montaient au cerveau.

Un soir de grand dîner, les domestiques venaient d'ouvrir la porte de la salle à manger; le maître d'hôtel avait dit solennellement : *Madame est servie!* et madame d'Hivray, au bras d'un vieillard, qui portait le collier de commandeur, attendait que les dames, ses invitées, eussent défilé, pour entrer à son tour; son beau-fils, M. de Fréville, passa, conduisant une dame âgée; Amaury devait, selon l'invariable coutume, conduire Valentine, mais tout à coup, avec une espèce de violence, il alla vers Lucie, lui offrit le bras : elle le regarda, surprise, et accepta. Valentine, avec une dextérité étrange, et comme si elle voulait cacher l'algarade de son cousin, s'ap-

puya sur un vieux voisin de campagne qui se trouvait auprès d'elle, et entra dans la salle à manger; madame de Fréville passa, en jetant à Amaury et à sa compagne un regard irrité, ils allèrent à sa suite, mais devant la table ils durent se séparer. Lucie s'assit au bout, près de Berthe, Amaury, comme le convive de l'Évangile, dut passer plus haut, et prendre place presque en face de sa mère, Valentine à sa gauche, et une imposante dame, en cheveux blancs et en robe de velours noir, à sa droite. Il fut fort maussade pendant tout le dîner, et s'empressa, aussitôt le café avalé, de conduire les hommes au fumer.

Il ne put échapper aux représentations maternelles :

« Tu avais perdu la tête, mon pauvre fils? T'occuper de cette petite serait la compromettre.

— Je ne m'occupe pas d'elle, répondit Amaury, mais je me figurais que, dans la maison de mon père, une femme, jeune, isolée, avait droit à des égards.

— On ne les lui ménage pas, les égards, il me semble! Mais ce serait un pernicieux abus, crois-moi, que de ne pas la laisser à sa place, et d'attirer sur elle les regards et les critiques. Et Valentine avait encore la bonté de parler pour toi et de t'excuser.

— Je l'en dispense, dit brusquement Amaury.

Sa mère le regarda, et lui trouva une physionomie agitée et nerveuse. Elle jugea prudent de se taire, en se promettant d'observer, et Amaury se retira. Dans la galerie pleine de palmiers et de camélias, il rencontra sa sœur; elle lui dit d'un ton moqueur, que son regard accentuait :

— Mam'zelle Lucie a dû être bien surprise et bien glorieuse, hier!

— Je ne vois pas pourquoi, dit-il d'une voix irritée. Elle leva légèrement les épaules et ils se séparèrent.

Lucie était, en effet, très-étonnée, mais à l'étonnement succéda la réflexion, et il lui passa devant les yeux comme un rapide éblouissement.

La fortune venait donc à elle? Ces biens convoités, ce rang envié, ce bien-être et ce luxe dont elle ne pourrait se détacher désormais sans un cuisant regret, elle pourrait les posséder sans peine, sans travail, sans longue attente! Elle ne connaissait pas le monde, il est vrai, elle ignorait comment les choses s'y passent d'ordinaire, mais elle avait lu avec délices, tant de bons livres, tant d'excellents petits romans, où, toujours l'institutrice, douée par les fées, belle, charmante, éclipsant toutes les jeunes filles, finissait, après quelques épreuves par épouser le fils de la maison, un gentilhomme français, un pair d'Angleterre, un hospodar, un boyard, proche parent du Tzar, et si les auteurs dénouaient ainsi leur histoire, c'est que cela se passait ainsi dans le vrai monde. Oserait-on écrire, si on n'avait pas la science de la vie et l'ex-



expérience des choses? Donc, les attentions d'Amaury ne pouvaient être suspectes, et un mariage brillant allait placer Lucie au rang qui lui était dû et qui lui siérait si bien. N'était-elle pas plus jolie que Valentine, plus intelligente que Jeanne, d'une plus aimable humeur que Thérèse, et ce beau nom d'Hivray, le déshonorerait-elle, en le portant? Le sien était bien humble, mais son père était un si honnête homme, un brave soldat jadis, un fidèle serviteur de l'Etat dans tous les

temps! Et comme il y a souvent des paillettes d'or et d'argent dans les plus vilaines scories, Lucie, au milieu de ses rêves ambitieux, voyait dans un coin de ce ciel doré, sa famille heureuse, ses frères protégés et soutenus dans leur carrière, et elle en venait à se dire: — C'est pour eux surtout que je voudrais réussir!

Mais, comment arriver au succès?

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

## HERMINE

(SUITE)

« Je n'aurais pas reconnu ta femme, reprit M. Clairvaux en riant. Henry vous avait-il dit que l'être désagréable qui vous offrit jadis une pièce de cinquante centimes est devenu votre beau-frère? »

Hermine sourit à son tour. Elle n'osa pas le dire à Gaston: si elle retrouvait encore, dans la figure mâle d'Henry les traits juvéniles de ses vingt ans, il lui paraissait, lui, absolument changé.

« Il n'est plus question de la laide petite fille de Roscoff? » demanda Henry d'un ton triomphant.

C'était vrai, et le jeune mari épiait sur la physionomie de Gaston la surprise que celui-ci éprouvait en regardant Hermine. Certes, on ne pouvait dire qu'elle fût devenue jolie; quand ses yeux étaient baissés, rien en elle n'attirait le regard. Cependant, l'ensemble ne manquait pas d'harmonie; les cheveux, d'un blond à peine doré, s'alliaient à ravir au teint d'une pâleur douce; les traits, un peu effacés, étaient empreints d'une incontestable distinction, et la taille, frêle et élégante, avait une grâce sans prétention. Mais quand elle attachait sur vous ses yeux d'un gris clair bordés de cils foncés, on comprenait le charme réel de cette physionomie; son regard était si limpide, si pénétrant, si pur et si tranquille, qu'on se sentait saisi pour elle de sympathie et de respect.

Gaston prit une lampe et, éclairant vivement un tableau placé en face d'elle:

« Regardez, dit-il, ce qui a fait la réputation de votre mari... Je commence à croire aussi à cette prescience dont il se croyait doué jadis, car il vous a vue, il y a dix ans, ce que vous êtes aujourd'hui. »

Hermine se leva précipitamment et regarda le

tableau avec un intérêt qu'elle ne cherchait point à cacher.

Le sujet en était quelque peu étrange, et l'on pouvait se demander par quel enchaînement d'idées ou de rêveries le peintre était arrivé à le composer. Il représentait un paysage assombri par les teintes du crépuscule; l'horizon, baigné par les derniers reflets du soleil couchant, était encore lumineux, mais le premier plan était triste et désolé. Sur une route aride un homme en haillons, aux traits dévastés, s'avancait péniblement, soutenu par une jeune fille, presque un enfant vêtue d'une robe blanche. Elle tournait vers lui son visage sérieux et doux, et lui montrait l'horizon d'un geste plein de promesses. Qu'y voyait-il? Un foyer peut-être, un repos envié ou des joies méconnues jadis. Hermine se tourna vers son mari.

« Comment appelez-vous ce tableau? »

— *Speranza!* »

Elle le regarda de nouveau en silence. Il était impossible de n'en être pas frappé; une vive opposition d'ombres et de lumière mettait particulièrement en relief le visage de la jeune fille, et, justement parce que ce visage manquait de lignes régulières, on était plus fortement saisi par la beauté morale de sa physionomie, si douce, si étrange, si candide.

« Aimez-vous ce tableau, Hermine? »

— Vous m'avez idéalisée... Mais il frappe et émeut, et c'est une difficulté vaincue que d'avoir réussi en donnant à l'espérance une figure si simple et si ordinaire.

— Ordinaire!... Non pas! Mon tableau est vrai; ne comprenez-vous pas que la céleste consolatrice ne prend pas toujours les traits d'un ange pour soutenir notre courage, mais qu'elle nous



apparaît souvent sous la forme familière d'un être chéri ? »

Hermine sourit sans répondre, et Gaston se disposa à prendre congé d'elle.

« Je vous laisse reposer, chère sœur, et retourne à mon travail.

— Au travail, à cette heure ! s'écria naïvement Hermine. Pour moi, je ne crois pas m'être jamais couchée si tard, si ce n'est le jour de Noël.

— Mais vous adopterez vite nos habitudes parisiennes, répondit Gaston en riant, et vous aimerez comme nous cette sorte de surexcitation que donne la veille. Bonsoir, et ne soyez pas fâchée contre Louisa.

— Ainsi, dit Henry quand la porte se fut refermée, vous n'auriez pas reconnu Gaston ?... C'est vrai, il a vieilli avant l'âge, et se tue au travail.

— Je le croyais très riche, s'écria la jeune femme, ouvrant de grands yeux. »

Henry haussa les épaules.

« Il gagne beaucoup d'argent, mais Louisa se charge de le dépenser. Ah ! elle est impitoyable, ma sœur ! ajouta-t-il avec un peu d'amertume, et Gaston, qui l'aime avec passion, ne recule devant aucun effort pour la satisfaire... Aussi, c'est bien quelque chose de voir son nom figurer dans les comptes rendus des fêtes officielles et privées, et d'être connue de tout Paris comme une femme aussi belle qu'élégante... Mais, mon amie, vous devez vous reposer maintenant ; je veux que Louisa admire la pâleur fraîche et douce de vos joues, et il ne faut pas qu'un cercle bleuâtre entoure vos beaux yeux quand nous descendrons pour le déjeuner. Bénie soit votre arrivée sous ce toit, et que votre sommeil y soit aussi paisible que celui d'une enfant.

## VII

Il était onze heures quand Henry et sa femme descendirent chez madame Clairvaux. Hermine était complètement reposée, et, projetant pour ce jour-là une longue promenade, elle avait déjà revêtu une toilette simple et seyante.

Son cœur battait un peu quand elle pénétra dans l'appartement de sa belle-sœur, et son émotion l'empêcha de remarquer le luxe qui l'entourait. Elle avait espéré que Louisa viendrait de bonne heure lui souhaiter la bienvenue ; cette entrevue tardive, ce peu d'empressement lui faisaient augurer mal de ses rapports avec une si proche parente.

Henry la conduisit dans la salle à manger, où il ne se trouvait encore personne, et comme il commençait à déplier un des journaux placés sur la table, une femme de chambre pria Hermine d'entrer dans la chambre de madame Clairvaux.

Les persiennes étaient à demi closes, et au milieu d'une montagne d'oreillers et d'un fouillis de dentelles, Hermine aperçut la plus ravissante figure qu'elle eût jamais entrevue, même dans ses rêves.

« Pardonnez-moi ma paresse, et veuillez assister à ma toilette, afin que nous fassions plus vite connaissance, dit Louisa, se soulevant curieusement, et faisant un signe à sa femme de chambre. Un instant après, elle s'avança vers Hermine, en s'enveloppant frileusement dans les plis d'une ample robe en cachemire des Indes, et, l'ayant embrassée sans élan, l'attira vers la fenêtre et la regarda avec attention. Madame de Dommerre rougissait et pâlisait tour à tour, cet examen l'intimidait d'autant plus qu'elle admirait davantage la beauté attrayante, et la taille élevée et gracieuse de sa belle-sœur. Enfin, celle-ci la prit par la main et la conduisit à un fauteuil.

— Êtes-vous disposée à aimer notre vie de Paris ?... Oui, sans doute, quoique vous ayez retenu bien longtemps Henry dans votre petite ville... Vous y plaisiez-vous vraiment, et pouvez-vous la regretter ?

— J'y ai laissé de chères affections...

— Oui, un vieux parent, n'est-ce pas ?... Mais, ma chère, les vieillards, ce n'est pas toujours gai ! Et comme on doit s'ennuyer dans ces antiques maisons claustrales ! Il n'y a qu'un lieu où l'on puisse vivre au monde, voyez-vous, et pour plaire à Henry, il faut vous hâter de vous débarrasser de... de la rouille provinciale. »

Ces paroles avaient été dites en riant, d'un ton léger et un peu caustique, et en allant et venant de la chambre au cabinet de toilette voisin. Elle s'assit devant une grande glace, et la femme de chambre commença à relever ses cheveux.

« Hâtez-vous, Lucie, et ne me coiffez pas maintenant, car Monsieur veut déjeuner à onze heures et demie précises.

— Oui, reprit-elle, regardant de nouveau Hermine, nous ferons vite de vous une petite parisienne... Savez-vous que vous avez grand air, malgré votre taille exiguë et votre jolie petite toilette de pensionnaire.

— Henry m'a aimée en province, et ne m'a jamais fait le reproche de n'être pas assez parisienne, murmura Hermine, les larmes aux yeux.

— Bah ! seriez-vous susceptible, ma chère ? J'espère que non, car j'ai l'habitude de dire tout ce que je pense... Elle est très bien, très présentable, n'est-ce pas, Lucie ? Avec une robe de Worth, un peu plus d'assurance et un joli sourire sur cette petite bouche pâle, elle peut être charmante... Comment avez-vous trouvé l'hôtel ? »

Hermine répondit que tout lui semblait aussi riche qu'élégant, puis elle ajouta :

« Verrai-je vos enfants à déjeuner ? Henry les aime beaucoup et j'ai hâte de les embrasser.

— Mes enfants ? Vous n'y pensez pas, ils n'ont pas encore, heureusement, l'âge requis pour



quitter la *nursery*... Robert n'a que trois ans, ma chère, et Jeanne marche à peine.

— Mais j'ai des amies dont les babies assistent très sagement aux repas, perchés sur leurs grandes chaises.

— Habitude de province! Ici, nous avons sans cesse du monde, et il serait impossible d'ennuyer nos convives du babil ou des cris des enfants... Lucie, sonnez pour qu'on les amène. »

Quelques instants après, une jeune anglaise au regard mélancolique entra dans la chambre, conduisant deux babies vêtus de blanc, jolis comme les amours. Robert, le vivant portrait de Louisa, s'élança au cou de sa mère, mais Jeanne, petite personne capricieuse, refusa énergiquement de lui dire bonjour.

« Allez, mademoiselle, vous êtes une méchante!... Miss Stanton, vous gâchez cette enfant et cédez évidemment à tous ses caprices... Robert, tu m'excèdes! tu m'as assez embrassée. Va dire bonjour à cette dame qui est la femme de l'oncle Henry. »

Hermine embrassa avec effusion le charmant enfant, et s'approcha de sa petite sœur, qui se laissa caresser sans rien dire.

« Es-tu donc devenue sage? dit Louisa. Veux-tu m'embrasser maintenant? »

— Non, non, pas maman! »

Louisa haussa les épaules.

« Où les mènerez-vous aujourd'hui? miss Stanton. »

— Si Madame voulait... balbutia l'anglaise, devenant toute rouge, nous pourrions... aller aux Buttes-Chaumont, où je trouverais certainement ma sœur et ses enfants.

— Fi! je crois que vous perdez la tête! Vous avez un jour par mois pour voir votre famille, je vous prie de conduire mes enfants dans des endroits moins populaires... Allez donc au Jardin d'acclimatation; vous demanderez la victoria. »

Elle se pencha, baisa légèrement le front de son fils et la petite main de sa fille, qui essayait de la frapper, et, faisant signe à la gouvernante de les emmener, elle prit le bras d'Hermine et l'entraîna dans la salle à manger.

« Est-ce que cette jeune fille est depuis longtemps chez vous? demanda madame de Dommerre en hésitant. »

— Deux ans. C'est une bonne créature, un peu pleureuse, et possédant à un degré ridicule le sentiment de la famille; mais j'y ai mis bon ordre... Bonjour, Henry, tous mes compliments sur ma petite sœur bretonne! »

Le déjeuner était délicat, le service élégant, et la conversation aussi animée qu'on pouvait le désirer. Cependant, Hermine trouva le temps cruellement long. D'abord, on parlait de mille choses qui lui étaient encore inconnues, et dont elle n'avait point la clef : des bruits de bourse, des histoires de théâtre, des commérages politiques, le tout mettant en scène des personnages évidem-

ment en relief dans le monde parisien, mais dont elle entendait les noms pour la première fois. Henry semblait avide de toutes ces nouvelles, et écoutait le babil de sa sœur avec une sorte de fascination qui l'empêchait même de remarquer à quel point sa femme était dépaycée. Gaston, lui, s'en aperçut. Il n'avait pas la sensibilité un peu morbide d'Henry, ni la finesse pénétrante de Louisa, mais les soucis mondains qui l'occupaient et le but intéressé qu'il poursuivait sans relâche n'avaient pas altéré en lui un fonds de bonté naturelle. Il parla avec tant de sympathie à Hermine de sa province, de son aïeul et de son mari, que la jeune femme, toute ravie, se laissa aller à un entrain assez rare chez elle, et voua de ce jour à son beau-frère une sincère affection.

Enfin, le repas s'acheva : M. Clairvaux se rendit à ses bureaux, Louisa à sa toilette, et Henry, prenant le bras de sa femme l'emmena, joyeux comme un écolier, dans ces rues populeuses où, à la fois étonnée et ravie, étourdie par le bruit des voitures et saisie d'admiration devant les monuments qui lui révélaient un ordre d'impressions nouvelles, elle vit, pour la première fois, la physionomie unique au monde de notre admirable Paris.

## VIII

### JOURNAL D'HERMINE

Paris, mai...

Voici déjà plusieurs semaines que nous sommes arrivés, et mon installation m'a complètement, mais agréablement occupée.

L'hôtel de mon beau-frère est situé rue du Colysée. Je n'eusse rien rêvé de plus charmant que ce voisinage des Champs-Élysées, où nous nous promenons avec délices le matin, à l'heure où cette ravissante promenade est déserte. Cependant, le dirai-je?... Malgré les avantages considérables qui résultent pour nous de cette installation chez les Clairvaux, j'aurais préféré vivre plus loin d'eux... Gaston est bon et aimable, quoique un peu prosaïque et trop absorbé par ses opérations financières; les enfants sont deux bijoux qui aiment tendrement la tante Hermine et les joujoux qu'elle leur garde dans sa chambre... Mais Louisa!... Je ne puis m'accoutumer à son ton railleur, ni surtout à l'influence qu'elle exerce en toute chose sur Henry... Non qu'il ait pour elle une affection très tendre; il la persifle sans cesse et est en contradiction d'idées continuelle avec elle; mais, bien qu'il repousse brusquement ses avis ou ses insinuations, il finit toujours par s'y conformer, lors même que j'essaye de lutter contre elle.

« Que voulez-vous! me dit-il d'un ton léger, Louisa a un goût suprême... Louisa est très intelligente.. Louisa connaît ces questions mieux



que vous et moi, qui sommes des rêveurs... Elle a un sens pratique qui me manque, et je lui cède par habitude... »

Quand j'insiste, il reprend plus sérieusement :

« Hermine, essayez donc d'aimer un peu plus ma sœur, mon enfant... Elle vous témoigne beaucoup d'affection... »

Eh bien ! non, elle ne m'aime pas ! Il lui a déplu de voir son frère se marier, comme si la réputation naissante d'Henry eût dû rejaillir plus complètement sur elle si je n'avais pas été là pour en prendre ma part ; elle m'en veut de la lutte silencieuse mais énergique que je livre contre ses empiètements... Essayer de l'aimer... Ah ! je prends sur moi pour être avec elle douce et fraternelle ; je supporte en silence ses boutades ou ses railleries ; mais jamais ne s'établira entre nous ce doux lien d'amitié qui naît de la sympathie et de la communauté d'idées...

Mais je n'ai point pris la plume pour épancher cette goutte d'amertume... Je voulais surtout parler de mes joies et des plaisirs qu'Henry me prodigue.

Notre appartement est une merveille d'élégance. Peut-être aurais-je choisi quelque chose de plus simple ; je rêve parfois avec un sentiment étrange qui ressemble à un regret, à cette noble, chère et austère demeure où s'est passée mon enfance, et où plusieurs générations ont laissé leurs traces et des trésors de pieux souvenirs... Ces tapisseries effacées, œuvre patiente de nos aïeules, me disaient plus de choses que la tenture bleu pâle de mon boudoir, qu'on changera bien des fois avant la fin de ma vie ; ces vieux meubles un peu incommodes, ces murailles grises et ces plafonds à poutres saillantes éveillaient en moi mille émotions plus douces que mes sièges moelleux et le confort moderne et un peu banal de ma nouvelle demeure. Ce que nous avions là-bas représentait un passé de... noblesse, ce que nous avons ici, le premier parvenu peut l'acquérir avec de l'argent...

Je passe une partie de mon temps dans l'atelier d'Henry. C'est une grande pièce pleine de soleil et de lumière, au désordre de laquelle il m'est interdit de remédier, et où je retrouve, dans un fouillis indescriptible d'objets antiques, quelque chose du cher vieux cadre de ma jeunesse, et du logis où mon bien-aimé grand-père se console de sa solitude en pensant à mon bonheur.

Je me suis aperçue, non sans surprise, que Gaston, qui semble si peu goûter la peinture, encourage cependant mon mari à beaucoup travailler.

« Est-ce que vos yeux s'ouvrent, lui ai-je demandé en riant, et vous prenez-vous d'un enthousiasme subit pour l'art ? »

— Non, m'a-t-il répondu très sérieusement ; mais j'aime trop Henry pour le voir oisif... Quelle que soit mon appréciation sur la voie qu'il

a choisie, je dois l'engager de toutes mes forces à la suivre sans défaillances. »

Nous recevons un peu, et nous allons beaucoup dans le monde, — beaucoup plus que je ne le voudrais. Henry assure que je deviens tout à fait parisienne... Ah ! il ne sait pas les étranges froissements que j'ai soufferts dans ce monde léger où la mobilité est de mode, où toute conviction est reléguée parmi les vieilleries, et où il est de bon goût de n'en point afficher... Mes croyances et mes idées ont subi plus d'un choc douloureux, et très peu de mes nouvelles connaissances éveillent ma sympathie. Si mon cœur ne trouve guère d'aliments dans le cercle brillant et varié de ma belle-sœur, je dois avouer que mon esprit s'y forme et que mes goûts se raffinent au contact de tout ce que j'entends d'intelligent et de tout ce que je vois de beau. Oh ! si l'on pouvait fixer le bonheur ! car je suis heureuse, malgré ces quelques légers nuages ; Henry est si bon et m'aime si tendrement !...

..... J'essaie de faire quelque bien, et j'ai déjà mes pauvres... Je veux utiliser les forces de dévouement que je sens en moi, et ne pas laisser se rouiller dans une dangereuse sécurité ou dans une coupable mollesse ce cœur que l'adversité peut atteindre un jour.

Saint-Pol, décembre...

Une grande douleur vient de me frapper. Mon cher grand-père s'est éteint la semaine dernière entre mes bras. Je bénis Dieu d'avoir pu le soigner pendant sa courte maladie, et recevoir son dernier soupir ; malgré la peine cuisante que j'éprouve, je sens que cette mort m'a fortifiée et a élevé mes pensées et mes aspirations.

« Crois-moi, m'a-t-il dit de sa faible voix, une heure avant d'expirer, il n'est pas douloureux de mourir quand on a fait son devoir ici-bas... J'espère recevoir le salaire de ma longue journée... »

Cher père ! Il laisse après lui de nobles souvenirs ; il a fait du bien, il a été fidèle à toutes les grandes causes, et son nom était synonyme d'honneur... Mais quel vide dans ce vieil hôtel qu'il animait de sa vie si active ! Il me semble que je me trouve dans un tombeau, et une plaie qui saignera longtemps s'est ouverte dans mon cœur. Henry a été bien tendre pour moi pendant ces tristes jours... Maintenant, il veut m'arracher à mon chagrin et me presse de retourner à Paris. J'aurais voulu me recueillir quelque temps dans cette paisible atmosphère où meurt l'écho même des bruits mondains...

Janvier, 18...

Encore un petit froissement dû à l'humeur dominatrice de Louisa... Henry s'était mis avec beaucoup d'ardeur à une grande toile historique ; je l'encourageais dans cet essai, qui semblait



surexciter ses facultés les plus nobles et apporter un nouvel élément d'intérêt dans sa vie. Ma belle-sœur a tant insisté sur la difficulté de vendre un tableau de ce genre, qu'il a abandonné son ébauche pour je ne sais quel sujet vulgaire... Ce n'est pas tout... Gaston travaille souvent le soir, et Louisa prie sans cesse mon mari de l'accompagner dans le monde. Il n'y a pas six semaines que mon pauvre grand-père est mort ! J'aime trop Henry pour lui laisser voir qu'il me blesse, mais si c'était lui qui eût perdu une personne aimée, combien mieux je m'associerais à son deuil !...

Je ne sors pas, et nos amis m'abandonnent un peu. Les enfants de Louisa sont pour moi une grande distraction, — plus que cela, une joie et une consolation. Comment leur mère se prive-t-elle de gaité de cœur de ces grâces enfantines, de ce joli langage, que les babies réservent à ceux qui s'occupent beaucoup d'eux ? Dieu m'a refusé jusqu'ici le bonheur d'être mère, et toutes ces tendresses comprimées que je garde dans mon cœur se déversent sur ces chers petits êtres qui me rendent en gentillesse toutes mes gâteries. Je les emmène faire de longues promenades ; ces jours-là sont des occasions de fête pour la pauvre miss Stanton, qui profite de ces congés inattendus pour aller voir sa sœur, mariée à un employé de la mairie de Belleville. C'est une douce et aimante créature, que cette petite anglaise, qui porte, d'un cœur si patient, le fardeau de ses devoirs sans compensation. Louisa est dure et impitoyable à son égard, et la sympathie que je lui témoigne semble l'étonner et l'émouvoir.

« Miss Stanton, lui ai-je dit l'autre jour, je voudrais connaître votre sœur. »

Son regard a brillé, puis elle a secoué tristement la tête.

« Madame ne veut pas que j'y conduise les enfants. »

— Eh bien ! je vous accompagnerai quand vous irez. »

Son jour de sortie, ce jour unique qu'on lui accorde par mois, et dont la perspective bénie illumine pour elle les longues heures de tristesse et d'humiliation, tombait justement le lendemain. Henry était occupé à peindre, je fis chercher une voiture et emmenai la pauvre fille.

Quel changement s'opéra en elle quand elle eut passé le seuil de cette porte ! A son insu, elle releva la tête, et une sensation d'indépendance, éphémère, mais douce, rouvrit la source à demi desséchée de sa gaité de jeune fille. Jamais je ne l'avais vue ainsi : elle me racontait mille souvenirs d'enfance, joyeux et puérils ; elle m'adressait sans timidité des questions sur ce qu'elle voyait en passant, et quand, à l'entrée de la rue de Belleville, elle me dit d'un petit air triomphant : « Voici la maison de ma sœur, Madame ! » — je compris quel naïf orgueil elle éprouvait à me recevoir dans un home qui était presque le sien.

Les enfants de Louisa n'eussent vu, dans cet humble ménage, qu'un spectacle attrayant et des babies qui, sous le rapport de l'éducation, n'ont rien à leur envier : leur mère, à eux, les surveille sans cesse. Je passai là une heure bien remplie, m'intéressant à ce jeune couple plein de courage, et étudiant avidement ce coin inconnu du monde parisien : la petite bourgeoisie laborieuse, modeste, contente de son humble partage. Leur appartement exigü brille de propreté, et ne manque pas de cette élégance qu'on peut, à Paris, se procurer à peu de frais : des plantes communes, soignées avec amour, dans une jolie faïence à bon marché, des tentures en perse toute fraîche, un parquet privé de tapis, mais bien ciré, quelques bons livres et un petit piano d'occasion dont les sons criards ravissent le mari, et qui lui permet de jouer les airs à la mode et les motifs anciens entendus au concert populaire. Madame Hervé se hâta de nous faire du thé, et elle ne sut comment me remercier lorsque je lui remis quelques jouets et des friandises apportés pour les enfants. Je ne troublai pas longtemps cette douce intimité ; je laissai la petite miss goûter jusqu'à l'ivresse l'affection qu'on lui témoignait et la liberté de ce jour bienheureux.

Comme il serait facile à Louisa de réjouir ce pauvre petit cœur tout frissonnant dans un coin de sa maison brillante !...

## IX

Hermine, seule dans sa chambre, avait laissé tomber son livre, et regardait, pensive, les flammes qui s'élevaient avec des élans capricieux dans la petite cheminée de marbre blanc. Henry dinait en ville, et elle repassait dans sa mémoire, avec une certaine angoisse, une scène qui avait eu lieu le jour même entre lui et Gaston, et à propos de laquelle il avait refusé à sa femme toute explication. M. Clairvaux avait évidemment formulé un reproche, et Henry, tout en le recevant impatiemment, avait fini par courber la tête, et tendre la main à son beau-frère. Ce n'était pas la première fois que celui-ci assumait le rôle de mentor ; et quoique sa nature ne fût ni très fine, ni portée à l'idéal, Hermine lui reconnaissait un sens droit, et était instinctivement disposée à lui donner raison.

Il commençait à se faire tard, et une douce somnolence, produite par la chaleur de la chambre, avait remplacé peu à peu l'agitation d'esprit de la jeune femme, lorsque, sa porte s'ouvrant précipitamment, miss Stanton, pâle et effrayée, entra sans songer à s'excuser.

« Madame, descendez, oh ! descendez vite, je vous en prie ! Robert est malade ! »

Hermine tressaillit, et, se levant vivement, suivit la jeune institutrice.



M. Clairvaux, plus pâle que jamais, était assis au chevet de l'enfant et tenait sa petite main brûlante. Louisa n'était pas là.

Hermine toucha légèrement le front et le poignet du petit garçon, et écouta un instant sa respiration.

« J'ai eu autrefois quelque habitude des maladies, et je crois pouvoir vous rassurer, dit-elle. Ce n'est qu'un violent accès de fièvre, déterminé par la croissance ou par un rhume... Je suis sûre que le médecin confirmera mon diagnostic. »

M. Clairvaux lui serra la main et respira d'un air soulagé. Elle donna quelques ordres au sujet du cher petit malade, et presque aussitôt le médecin entra, et rassura complètement Gaston.

« Voulez-vous être assez bonne pour attendre, ici, le retour de Louisa? demanda celui-ci à sa belle-sœur.

— De tout mon cœur. Mais vous semblez fatigué, Gaston, et vous devriez aller vous reposer. Vous ne vous accordez plus de trêve, et ce travail incessant mine votre santé. »

Il se leva lourdement et s'approcha avec un frisson du feu brillant allumé dans la cheminée de la nursery.

« Je suis las, en effet, dit-il, s'exprimant avec une certaine lenteur et une fatigue évidente. Savez-vous ce que je pense parfois, Hermine?... que ma vie, après tout, n'a été qu'une méprise. »

Hermine le regarda avec une douce compassion.

« Alors, arrêtez-vous, dit-elle; n'êtes-vous pas assez riche? »

— Et Louisa!... »

Ce mot avait été prononcé avec une amertume que Gaston parut regretter aussitôt, car il reprit :

« Ne croyez pas que je l'accuse... J'étais jadis aussi insatiable qu'elle, et c'est moi qui l'ai habi-

tuée à un luxe dont il serait cruel de la priver... Elle jouit de ses triomphes de femme élégante, mais moi... »

Il passa lentement la main sur son front.

« Moi, que les soucis dévorent, et qui ne puis donner... je ne dis pas à mon plaisir, mais à mon repos autant de temps que le plus infime de mes employés... moi, qui m'assieds, las et brisé à une table délicate où tous les mets répugnent à mon estomac affaibli, — moi qui ne puis trouver une journée pour emmener mes enfants à la promenade ou pour jouir de la présence d'une femme tendrement chérie... Hermine, quelquefois je me prends en pitié... »

Ah! elle aussi le prenait en pitié; mais que pouvait-elle contre les exigences que lui imposaient cette femme trop aimée?...

Il garda pendant quelques instants un triste silence, puis sembla revenir tout à coup à lui-même.

« Mon médecin m'a dit, reprit-il, que ces excès de travail peuvent devenir fatals, et que, si je ne me repose, je suis menacé de paralysie... J'espère qu'il se trompe, et que les symptômes dont il prétend m'effrayer sont purement nerveux. Cependant, il faut tout prévoir, et puisque nous sommes seuls, laissez-moi aborder une question d'une haute gravité, qui peut avoir son influence sur votre vie entière... »

Hermine pâlit sans savoir pourquoi. Elle se leva, alla regarder un instant l'enfant endormi d'un sommeil agité, et revint s'asseoir près du feu en essayant de rester calme et de bannir sa vague terreur.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### GÂTEAU FRANÇAIS.

Six blancs d'œufs, 25 grammes de sucre, 125 grammes de beurre. Battré fortement en neige les blancs d'œufs, et y mêler de la farine en battant toujours; faire fondre le beurre sans le laisser bouillir, y ajouter, en tournant toujours dans le même sens, blancs d'œufs, farine et sucre, plus une cuillerée de fleurs d'oranger; remuer constamment jusqu'à ce que la pâte soit lisse et sans grumeaux. Versez dans le moule, saupoudrez de sucre en poudre et laissez cuire au four une heure et demie. Ce gâteau monte, il ne faut pas remplir le moule.

### FORMULE POUR LA PRÉPARATION DU THÉ.

1° Prendre de l'eau filtrée. — 2° Se servir d'un samovar et d'une théière en porcelaine, qui altère moins le goût du breuvage que les vases de métal, lesquels exigent de grands soins de propreté. — 3° Aussitôt que l'eau bout, en verser un peu dans la théière, pour la chauffer. La jeter ensuite, mettre le thé que l'on arrose d'eau bouillante jusqu'au quart de la théière; laisser l'infusion se faire pendant cinq minutes et remplir la théière toujours d'eau bouillante. Pour conserver au thé le même goût, on remplira les tasses chaudes au tiers; on remplira de nouveau la théière d'eau bouillante, puis on complètera les tasses.



## REVUE MUSICALE

LE 1<sup>er</sup> MARS — COMPOSITIONS MODERNES

Sentant l'air adouci par les premiers rayons  
Et sortant peu à peu de leurs vertes cachettes,  
Les jolis muguets blancs balançant leurs clochettes,  
Du printemps revenu sonnent les carillons.

PAUL COLLIN.  
(Sonnet du printemps.)

A l'heure où paraîtront ces lignes, l'ère de neige et de glace aura dit son dernier mot.

Le printemps, c'est-à-dire l'espérance, nous apparaîtra avec toutes ses promesses et toutes ses poésies.

Quels que soient les charmes des fêtes de l'hiver et des plaisirs du monde, on les subit plutôt qu'on ne le désire.

Mais les premières violettes, les premières primevères, les premières pousses de lilas, le doux caquetage des oiseaux autour des nids, tout ce qui précède, accompagne ou suit les premiers rayons de soleil, est salué avec enthousiasme.

Car les distractions mondaines, qui le plus souvent n'ont que le lustre ou la rampe pour soleil, fatiguent, énervent le corps, et ne laissent aux regards que la perspective d'objets qui rivent la pensée aux choses d'en bas.

Il n'en est pas de même des distractions champêtres. Les grandes intelligences se sont toujours complues en face des merveilles de la nature.

La vue des cieux immenses, des horizons sans fin, élève la pensée vers les choses infinies et procure à l'âme une sérénité, un calme qu'elle ne saurait trouver au sein de la vie agitée des cités.

L'observation de ce qui se passe dans le règne immense et presque invisible des infiniment petits, est une source inépuisable de distractions.

Pour d'autres, il y a les phénomènes de la végétation; pour d'autres encore, les sentiers ombrés et parfumés, les chansons des oiseaux, les vastes prairies émaillées de fleurs sauvages, le ruisseau qui murmure à travers les saules du chemin, et, par-dessus tout cela, le ciel bleu, où montent toutes ces voix, toutes ces chansons, tous ces murmures, pour redire, dans un harmonieux unisson le nom du Créateur de tant de merveilles!

Salut donc, à toi, premier mars, qui nous ramènes toutes ces joies naïves et saines, car si tu clos la porte des frimas, c'est toi aussi qui nous ouvres celle du printemps.

En attendant les lilas et les roses, cherchons un peu parmi les fleurs musicales écloses en ce temps, s'il en est dont la vie sera plus qu'éphémère. Voilà le moment venu de butiner et de former un bouquet varié, qui sera destiné à défrayer les heures d'études et les journées pluvieuses, pendant la saison d'été.

Laissons donc aujourd'hui à d'autres le soin de constater les succès de théâtres et de concerts, et parcourons ensemble quelques feuillets de musique moderne.

Pour commencer par une œuvre élémentaire autant qu'utile, citons une nouveauté des plus intéressantes : une *Méthode rapide* pour apprendre à moduler dans tous les tons, d'après trois principes. Avec ce système, dû à un professeur habile, M. Auguste Mercadier, l'*Art de la modulation* sera une grande ressource pour les pianistes et les musiciens de tous genres, surtout s'ils possèdent déjà quelques notions sur les accords.

Le *Loto musical*, jeu instructif autant qu'ingénieux pour apprendre sans fatigue la langue musicale aux enfants, par ses heureux résultats mérite d'être recommandé. Il est accompagné d'une excellente méthode de musique élémentaire qui en fait un ouvrage de première utilité. On sait que l'auteur, madame Pillet-Comettant, est un professeur distingué.

Parmi les productions pour piano de genre moins sérieux, le champ est très vaste.

Voici d'abord le *Ruisseau*, étude légère et imitative, soigneusement doigtée, et *Danse slave*, morceaux bien réussis, par J. Schiffmacher.

La *Caille*, fantaisie-valse, est une jolie pièce de salon, écrite avec une verve originale par madame la comtesse de Saint-Phalle.

Deux nocturnes : *Réverie* et *Clair de lune*, puis, une charmante berceuse, *Prière d'une mère*, par Jules Rüest, seront appréciés autant pour leur couleur sentimentale que pour leur forme mélodique.

Sous le titre de *Graziella*, Edmond Trauttmann



a composé une grande valse des plus brillantes et d'une excellente facture. Les motifs en sont tour à tour énergiques ou expressifs, ce qui en écarte la monotonie dont ce genre de composition est parfois atteint. On pourra voir, du même auteur, un élégant caprice, *Souvenir de Volheim*, qui, comme presque tout ce que nous venons de citer, reste dans le cadre de la moyenne force (*plus ou moins facile*), et qui ne manque pas de charme.

Quant à la musique de danse, proprement dite, voici quelques titres de polkas et valse faciles et très faciles qui ne manqueront pas d'amateurs :

L'*Absence*, polka de E. Trauttmann, déjà citée, bonne petite pièce; *Azalée*, de Ch. Fargues et *Polka des Papillons*, par Étienne David, conviendront bien aux commençantes.

Une charmante valse de J. Ritz, intitulée *Nuit de mai*, pour les exécutantes de demi-force, plaira par son caractère mélodique autant que par son rythme bien accentué.

Le *Liseron*, petite valse des plus gracieuses, est extrêmement facile; elle est signée H. Kroll.

Au surplus, et comme fonds au bagage musical du voyage, nos abonnées n'ont-elles pas l'Album si varié de *Piano-Revue*, où tous les genres de musique se trouvent réunis.

Il ne faut pas oublier que l'art du chant compte de nombreuses adeptes, qui, en leur qualité de jeunes filles, ont besoin d'être renseignées, surtout sur le choix des paroles. Parmi les pages mentionnées ci-après, elles pourront puiser, les yeux fermés.

Citons tout d'abord une nouveauté hors ligne, qui vient de paraître chez l'éditeur J. Hamelle et que nous devons à l'éminent compositeur A. Guilloit de Sainbris, l'un des premiers grands professeurs de chant de Paris.

Il s'agit d'un cantique à une voix, avec ou sans chœur, intitulé *L'Eucharistie*.

La grandeur du sujet a inspiré au maître des accents remplis d'élévation. Le sentiment de l'amour divin déborde dans cette belle et savante

harmonie dont le style légèrement classique renferme des modulations qui captivent l'oreille et charment le goût. La simplicité de la mélodie n'en exclut ni l'expression ni la couleur, et le parfum religieux, qui s'en détache n'a rien de trop austère.

Cette pièce est écrite pour les deux voix soprano et contralto.

On sait que M. A. Guilloit de Sainbris est l'auteur de remarquables vocalises pour voix de femmes.

Sur la belle poésie de Lamartine : *Adieux à la mer*, M. A. - L. Holtzem a écrit une charmante barcarolle. Ce morceau, dont la forme aurait pu faire craindre un peu de monotonie, y échappe complètement par l'heureuse inspiration d'un large récit mesuré, qui ne manque pas de grandeur, et ménage certains effets pour l'exécutant, qui doit avoir une voix déjà cultivée.

*Souvenirs d'enfance*, romance d'Hégésippe Moreau, musique de Léo Marnet, et *Gentil Ramier*, reste avec moi, mélodie de H. Hester, plairont à tous par leur gracieuse simplicité.

A l'exception des deux ouvrages élémentaires, et de l'*Eucharistie* de M. A. Guilloit de Sainbris, cités plus haut, voici les maisons où l'on trouvera toutes ces diverses compositions.

Paris, Durand, Schœnewerk, 4, place de la Madeleine; Lyon, Paul Clot, éditeur, 1, rue de l'Hôtel-de-Ville.

Le franc succès obtenu dès leur apparition, par les deux mélodies-chansonnettes de mademoiselle Florine Mouvielle, annoncées par nous le mois dernier, nous engage à rappeler aux abonnées qu'elles se trouvent aussi dans ces deux maisons.

Les auteurs de la *Jolie vieille* et des *Merles de Rosette* ont su, chose rare, réunir à la fois la gaieté à la mélodie, la finesse et la distinction à la simplicité. Là est le secret d'un succès que nous tenons à constater en engageant nos jeunes lectrices à se procurer ces deux charmantes nouveautés.

MARIE LASSAVER.

## CORRESPONDANCE

### FLORENCE A JEANNE

Et moi aussi, ma petite Jeanne, je vais dans le monde!

Mais certainement, mademoiselle, je vais dans le monde. Qu'y a-t-il là de si étonnant? Pour m'en

défendre, que pourrais-je alléguer? Ce ne serait assurément ni mon âge, ni ma santé, qui est celle d'une fermière, ni le rigorisme de mon Pierre qui, à l'occasion, tourne encore comme un tonton



sans la moindre fausse honte. Je suis d'ailleurs sociable par nature; j'ai la candeur de compter sur l'indulgence d'autrui parce que je la mesure à la mienne, et, comme je reçois mes amis avec bonheur, je pense que, à leur tour, ils me voient venir volontiers.

J'accepte donc facilement les invitations quand elles ne m'arrivent pas trop nombreuses; et comme elles ne se produisent jamais ici à l'état d'avalanches, je n'ai pas de peine à me tenir à la hauteur des circonstances.

« Les circonstances » se sont résumées, cet hiver, en un seul bal : ce n'était ni un bal officiel dans quelque hôtel administratif, ni une réception de commande chez quelque banquier obligé au faste par position financière; mais une sauterie en grand chez le doyen de nos indigènes, un aimable vieillard qui jouit de son rôle de spectateur, n'ayant plus à remplir celui d'acteur sur la scène du monde.

Nous avons voulu ajouter à l'éclat de sa fête en nous faisant très-belles. Mais, rassure-toi, Jeanne; ici, les jeunes filles portent encore de la mousseline et n'en sont que plus jolies et surtout plus recherchées en mariage. Quant aux femmes, elles n'ont pas la prétention de faire comme tout le monde, quand tout le monde se ruine en folies.

Donc, nous acceptâmes l'invitation ! Nous nous parâmes sans trop de frais ; nous arrivâmes sans retard ; nous nous saluâmes sans raideur ; nous nous plaçâmes sans confusion ; nous dansâmes sans prétention ; nous nous fatiguâmes sans excès ; nous nous amusâmes sans remords, et nous nous retirâmes sans attendre la satiété.

Que c'est donc joli, le passé défini ! Tu ne trouves pas ? Ce que je trouve moins joli, par exemple, c'est l'objet en ruines que j'ai sous les yeux ! Objet pimpant il y a quelques jours, objet informe aujourd'hui ! objet naguère piqué de fleurs et de pompons et à cette heure humilié par l'eau, déshonoré par le feu ! Devine.

Mais non : ne l'essaie même pas, ce serait inutile. Je prends ton impatience en pitié, ma chérie ; et, sans te faire plus attendre le nom de cet objet fantastique, de cet objet acheté pour la fête et qui m'aura servi en cette seule circonstance, je te dirai qu'il se nomme...

Ah ! mais il faut d'abord que tu le saches : je n'en porte jamais ! je me contente de ce que m'a donné la nature, trouvant fort impertinent de refaire son œuvre ; et comme Pierre déteste le mensonge en toutes choses absolument, il se déclare fort aise de me voir écarter l'artificiel et le postiche. Comment donc, en cette occasion, ai-je pu céder à la pression de cette petite madame M... qui met du rouge et se peint les paupières ?...

Explique ce phénomène qui pourra, mais il se produisit et j'achetai... un chignon ou plutôt une perruque, ou plutôt encore un fouillis, car il s'y

trouvait pêle-mêle des boucles, des nattes, des marteaux, des nœuds et je ne sais quoi encore !

Te dire que cet édifice crénelé m'ait donné le parfait bonheur pendant les quelques heures qu'il a pesé sur ma tête, ce serait mentir, Jeanne, oh ! oui, ce serait mentir ! D'abord, j'aurais crié volontiers comme ma fille quand on la « fait belle » :

Ca me gêne, ça me tire, ça me pique !

Ensuite, la solidité du monument ne m'étant pas prouvée, je tremblais à la pensée des accidents burlesques auxquels son manque de stabilité m'exposait. J'eus même de si durs moments à traverser que, l'un de mes danseurs me faisant remarquer la belle prestance de notre amphytrion je répondis, terrifiée et toute à mon chignon :

Grand Dieu, le voilà qui tombe !

Une averse ayant accompagné notre retour pedestre à la maison, les boucles y arrivèrent en longues mèches éplorées, les marteaux en éponges et les nattes en arrosoirs ! J'eus grand-peine à séparer le tout de mes propres cheveux et je plaçai piteusement l'objet sur ma cheminée pour qu'il y séchât doucement tandis que mon mari, le monstre, riait sous cape en me disant bonsoir.

Je me couchai dépitée par ce narquois bonsoir et malgré la cuisson et les élancements que me faisait subir la trace des épingles sur ma tête, je m'endormis bientôt.

Mais à peine avais-je fermé les yeux que je dus les rouvrir, éveillée par un bruit de pas furtifs dans ma chambre... Mes rideaux s'écartaient lentement... une forme pâle se penchait vers moi :

« Je suis la Marichoux de Boussac-les-Églises, murmurait-elle ; le père venait de mourir... les petits frères pleuraient de faim... j'ai vendu mes cheveux pour du pain et tu les as achetés... mais j'ai perdu ma seule parure et pas un garçon ne me veut pour femme... rends-moi mes cheveux ! »

Je me débattais contre cette apparition quand une autre lui succéda.

La tête féminine dont les yeux étranges me lançaient des éclairs, dégouttait de sang, et sa chair, à vif sur le crâne, ressemblait à une calotte de pourpre :

« Je suis la Biche aux dents de neige, disait-elle dans un idiome inconnu que je comprenais pourtant. Les lâches Sioux, en guerre avec mes frères, m'ont scalpée... tu leur as acheté mes longs cheveux couleur de la nuit et ma tête souffre... souffre... souffre... rends-lui ses cheveux ! »

Je m'éveillai, poussant un cri : une odeur nauséabonde infectait ma chambre où se répandait en même temps une épaisse fumée : le chignon défrisé, ayant glissé de la cheminée sur les cendres chaudes, s'y consumait lentement...

AI-je besoin de t'affirmer, ma petite Jeanne, que je ne porterai plus de faux cheveux ? Ah ! ma-



dame M..., quelles visions épouvantables doivent hanter votre sommeil!

Le mien va reprendre ses calmes allures, je l'espère. Les bruits de fête ont cessé : les agitations mondaines s'apaisent pour les chrétiens soumis, et la sainte quarantaine leur rendra la fraîcheur de l'âme en même temps que les brises printanières apporteront à leurs poumons des émanations fortifiantes.

Au moment où s'ouvre cette ère de méditations, trouveras-tu hors de propos, ma petite Jeanne, que je t'envoie cette page dérobée au carnet de notre amie Mélanie Bourotte? C'est une œuvre couronnée; on la dirait écrite au son de la cloche appelant les fidèles à l'Office des Cendres :

#### MEMENTO

L'œil ému, le cœur chaud, l'aveu tendre à la lèvre,  
Jeune homme, où courez-vous par les chemins en fleurs?

Quel mot sert à nommer cette enivrante fièvre  
Dont vos veines en feu subissent les ardeurs?

— Je cours heureux vers la rive prochaine  
Où l'espérance éclaire l'avenir.  
Je vais tresser de mes deux mains la chaîne  
Aux anneaux d'or que Dieu voudra bénir.  
Pour étancher ma soif inassouvie,  
Plongeant ma coupe aux sources de la vie,  
Je veux l'emplir d'amour jusques au bord!...  
A moi du cœur les incessantes fêtes!  
A moi le jour sans ombres ni tempêtes!...  
— Mais le soir vient, jeune homme... et c'est la mort!

\*\*\*

Pendant les flots pressés dont la fureur menace,  
Dans la fragile nef qui vous emporte et fuit,  
De l'équateur brûlant jusqu'au pôle de glace,  
Riche, quel est le but que votre essor poursuit?

— Je vais fouiller les profondeurs des ondes,  
A tout abîme arrachant son trésor.  
Je vais chercher et découvrir des mondes  
Dont chaque plage ait des entrailles d'or.  
Roi, j'ai pour trône un monceau de richesses!...  
A moi la plaine et ses larges promesses!  
A moi les monts, les lacs et les grands bois!...  
Je veux qu'au jour de mes moissons superbes  
Un peuple entier vienne lier les gerbes!...  
— Riche, la mort moissonne peuple et rois!

\*\*\*

Le front cuiré, l'air sombre et la barbe blanchie,  
Soldat, le glaive en main, pourquoi marcher toujours?  
N'avez-vous pas payé la dette à la patrie  
Et sur son vaste autel offert assez de jours?..

— Moi! déposer le glaive qui flamboie  
Et m'asseoir las comme un guerrier vaincu?...  
Moi désertar les champs que le sang noie!  
Moi m'endormir content d'avoir vécu?...  
Non, non : Je veux dresser dans la mêlée,  
Comme un géant, ma tête échevelée...  
Il faut la gloire à mon œil ébloui...  
En la cherchant, si quelque jour je tombe,  
Elle viendra rayonner sur ma tombe!...  
— Soldat, la gloire aussi meurt dans l'oubli.

\*\*\*

Gloire, Richesse, Amour, scintillantes étoiles,  
Dans le ciel assombri, quand s'éteint votre feu,  
Quel est donc l'astre pur qui resplendit sans voiles?  
A l'âme qui s'en va que reste-t-il?... Dieu... Dieu!

Méditons ces stances qui sont la traduction des  
« Memento homo » de l'église; n'attachons pas  
nos cœurs à la terre; mais ne craignons pas de  
nous aimer, Jeanne, car nous nous aimons en  
Dieu, n'est-ce pas?

Ta fidèle FLORENCE.

#### MOT CARRÉ

— De bruits et de lueurs il emplît l'étendue;  
Par de lourds contreforts à peine défendue  
La vieille tour gémit sous ses rudes assauts...  
— Mais le guerrier-poète errant par les prairies,  
Sourd aux fureurs d'en haut rime ses *bergeries*  
Et, sous ses pieds, en lacs se changent les ruisseaux (1).  
— Au loin dans les cités, absorbé par un compte,  
Le marchand n'entend pas non plus le flot qui monte...  
Un mot a triomphé du terne mot : passif!  
— Une flamme, en ses yeux, devant ce mot pétille  
Pour éclairer ce soir la table de famille  
Et provoquer l'essor d'un chant au rythme vif.  
— Mais l'ascète, frappant son osseuse poitrine,  
Tremble, écoute, se signe et pâlit sous l'éclair,  
Il pressent éperdu la colère divine  
Et le gouffre éternel où tout espoir se perd...

(1) Pour trouver le nom de ce guerrier-poète, nous engageons à lire le prologue de la fable :

*Le Meunier, son Fils et l'Ane.*



## MOSAÏQUE

## CHARITÉ.

Pendant l'incendie de Moscou, le palais occupé par le maréchal Bessièrès, duc d'Istrie, devint un lieu d'asile pour les habitants qui mouraient de faim. Le soir, au moment de se mettre à table, le maréchal vit sa demeure envahie par les pauvres, les vieillards infirmes et les petits enfants. Les femmes du peuple s'agenouillaient devant lui. L'état-major du maréchal cherchait à éloigner ces malheureux : le duc dit simplement à ses officiers : Messieurs, allons chercher ailleurs à diner. Puis il dit tout bas à l'oreille de son aide-de-camp : Faites asseoir à notre table ces pauvres gens ; qu'on leur donne toutes nos provisions et ne les quittez pas.

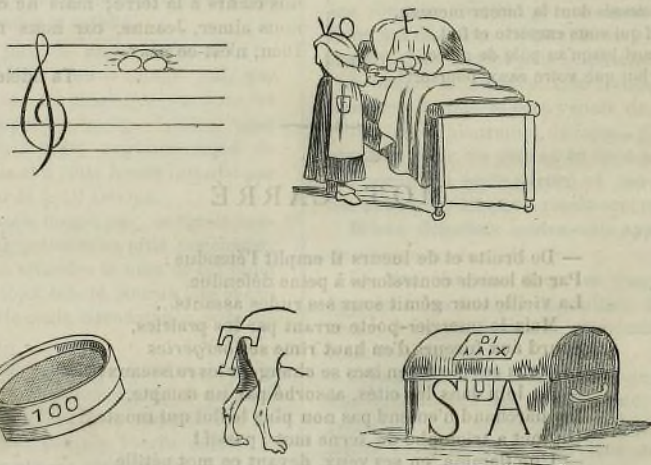
Au passage de la Bérézina, il recueillit une petite fille, étendue sur le corps de sa mère morte ; elle appartenait à une famille française qui fuyait

la colère des Russes. Il voulut l'adopter, en déclarant qu'il se chargeait de son éducation, mais la pauvre petite ne put dépasser Wilna, et son charitable protecteur fut frappé mortellement sur le champ de bataille de Leipzig, une année après.

## CURIOSITÉS.

On appelle ouvrage de *canivet* des découpures extraordinairement délicates, faites en parchemins, et collées sur du papier ou de la soie bleue. La bibliothèque du château de Bel-Œil possède un volume, renfermant la Passion de Notre-Seigneur dont tous les caractères sont ainsi découpés et collés : la finesse et la régularité de ces découpures est admirable. D'autres découpures, représentant les scènes de la Passion, ornent ce livre, qui fut apporté à la maison de Ligne par une de ses bisaïeules au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle.

## RÉBUS



Explication du Rébus de Février : *Il faut prendre le temps comme il vient*

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY